



La cuisine de las Crucés (voy. p. 100). — Dessin de Riou, d'après l'album de M. André.

## L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE

(COLOMBIE — ÉQUATEUR — PÉROU) <sup>1</sup>,

PAR M. ÉD. ANDRÉ, CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS.

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### COLOMBIE.

Traversée des montagnes du Quindío (Cordillère centrale de Colombie). — Hacienda de las Crucés; don Ramon Cardénas. — L'agriculture à trois mille mètres superocéaniques. — Les palmarès de *Ceroxylon andicola*; nouveaux documents. — Une chasse au jaguar. — Le *culmen* du Quindío. Considérations géographiques. — Salento-Boquia. — Les *Antioqueños*. — La *bordadora*. — Une église en palmier. — *Ranchos*, misère et *barriales*. — Las Pavas, la Cuchilla de Méjilla, Novilleros et Tamborés. — Les *cargueros*. — La forêt de bambous. — Piedra de Moler; traversée du rio de la Viéja. — Vue de la vallée du Cauca. — Arrivée à Cartago.

Le lecteur fidèle qui a suivi notre course rapide à travers la Nouvelle-Grenade, aura été frappé de la diversité des climats et des productions dans cette région accidentée. Successivement, la vallée immense du bas Magdaléna a déroulé le panorama de ses forêts

vierges, à peine entamées par la culture; les pentes de la Cordillère orientale nous ont fait passer de la zone torride aux savanes où croissent le blé et la luzerne, à deux mille six cents mètres au-dessus de l'Océan. Nous avons franchi les *paramos* et leurs nuées glaciales, dépassé des altitudes de trois mille quatre cents mètres. Peu de jours après, se développait à nos yeux ravis l'océan de verdure des plaines ou

1. Suite. — Voy. t. XXXIV, p. 1, 17, 33, 49; t. XXXV, p. 129, 145, 161, 177, 193 et 209.

*Llanos* du Méta qui s'étendent jusqu'à l'Orénoque et où la civilisation des anciennes missions a fait place aux tribus indiennes redevenues sauvages. La Cordillère orientale traversée une seconde fois, notre caravane s'est trouvée devant ces deux merveilles de l'Amérique du Sud, la chute du Téquendama et l'abîme d'Icononzo; le Magdaléna a été retrouvé à Guataquí, auprès des savanes brûlantes de Piédras, et les ascensions viennent de recommencer par cette fameuse montagne du Quindío, illustrée par les travaux de Humboldt et de Boussingault.

La région froide nous enveloppe de nouveau. Devant nous, se dresse à trois mille quatre cent quatre-vingt-cinq mètres le passage ou *boqueron* du Quindío, ligne de partage des eaux du Cauca et du Magdaléna, et, au-dessus de nos têtes, le majestueux cône du Tolima porte fièrement à cinq mille six cent seize mètres de hauteur ses neiges éternelles.

Il était cinq heures du soir, le 8 mars 1876, lorsque nous pénétrâmes dans l'enceinte de la hacienda de las Crucès, mouillés, harassés, couverts de la tête aux pieds de la boue noire des *barriales*, et, de plus, mourants de faim, piétons, cavaliers et montures. Sous l'auvent de l'habitation, qui s'élevait, à trente pas, sur une éminence gazonnée, entourée d'une palissade grossière, le propriétaire du lieu, don Ramon Cardénas, causait avec quelques péons qui revenaient du travail. C'était une figure caractéristique que notre hôte (voy. p. 101). De taille moyenne, bien pris, large d'épaules, le pied cambré dans son *alpargata*, le dos couvert d'un poncho peu aristocratique, mais commode, le chapeau rejeté en arrière, front haut, yeux noirs et perçants, il avait un air décidé, plein d'audace. Il nous accueillit cependant avec cordialité et ne parut pas surpris de nous voir en cet état, au sortir des chemins qui entouraient son domaine.

Ma première question fut pour le souper.

« Vous allez faire maigre chère, me dit-il; j'achève mes semailles et mon dernier grain est en terre d'aujourd'hui. Nous partagerons quelques pommes de terre et un peu de riz qui me restent. Demain, nous aviserons. »

Il n'y avait rien à répliquer; nous n'avions pas le choix.

Pendant que les péons désellaient nos montures, et abritaient sous l'auvent les selles et les ballots, j'examinai la maison, une véritable curiosité architecturale. Sa forme ne différait guère des autres cases de la région : poteaux plantés en rectangle, murs de boue, toit de feuillage. Mais les matériaux étaient d'une nature peu ordinaire. Au lieu des bambous, entiers ou fendus, de la région chaude, les montants étaient formés des plus beaux troncs de palmiers à cire (*Ceroxylon andicola*) qu'on eût trouvés dans le voisinage. On eût dit des colonnes d'ivoire cerclées d'anneaux bruns. Ils étaient encore couverts de la cire blanche d'où l'arbre tire son nom. Toute la charpente était faite du même bois, souple, fort et

inaltérable. Le toit, couvert des feuilles énormes, argentées en dessous, prenait des nuances singulières, et constituait une couverture chaude et impénétrable.

A l'intérieur, divisé par quelques cloisons légères en torchis brut, fermé par deux portes dégrossies à la serpe, se voyait une décoration non moins étrange que le dehors. Des peaux de jaguar étaient clouées aux murs, alternant avec des dépouilles d'ours, de puma et autres fauves de ces déserts, et témoignaient des goûts cynégétiques de Cardénas. Surpris de trouver un Nemrod sur ces sommets de la Cordillère; je lui décochai un compliment qui résonna, paraît-il, agréablement à ses oreilles :

« Voulez-vous chasser demain le jaguar? nous dit-il. On vient de m'en signaler un dans la « quebrada de los pajaritos », à deux portées de fusil de ma maison.

— C'est dit, nous sommes à vos ordres.

— Manuel, prends les carabines de ces « cabaleros » avec la mienne et nettoie-les. Tu fondras des balles, tu aiguiseras ma pique et tu doubleras la ration des chiens. »

Et passant dans la salle à manger, respectable pièce parquetée de terre, plafonnée de toiles d'araignée et meublée de deux planches sur quatre piquets, en guise de table, nous laissâmes les péons préparer nos armes, et la conversation s'engagea en attendant le souper.

Cardénas m'intéressait. Cette nature brusque, pleine de décision et de courage, si bien annoncée à l'extérieur par des yeux noirs, perçants, des pommettes accusées, des cheveux en « coup de vent » sur un front haut et vaste, un menton énergique, des membres où les muscles d'acier se dessinaient à chaque mouvement, convenait bien à l'homme fixé dans ces solitudes, ne devant rien qu'à lui-même, prêt à tout, méprisant le danger, prenant plaisir à lutter contre les bêtes féroces et toutes les difficultés physiques qui l'environnaient.

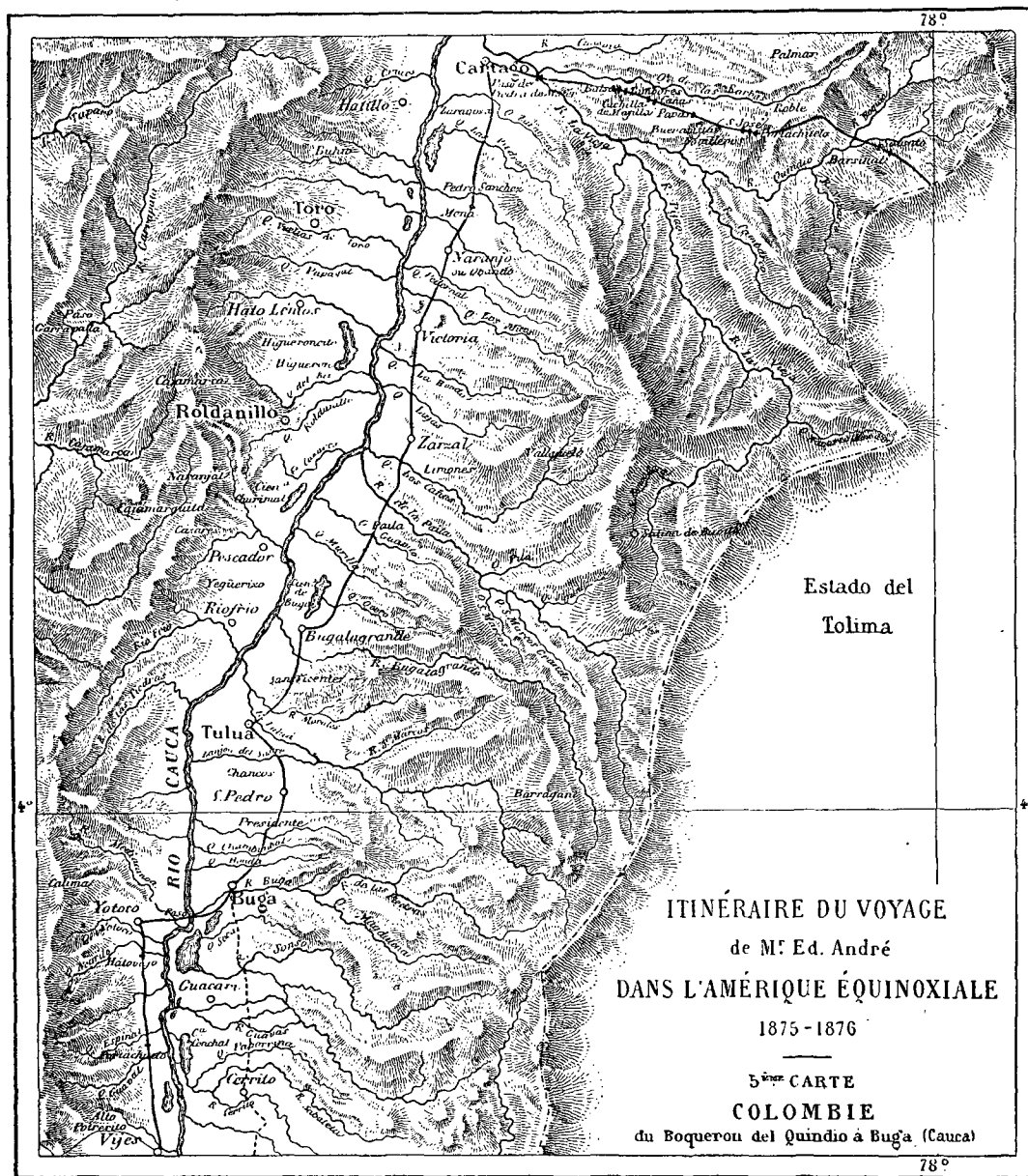
D'ailleurs il m'attachait à d'autres points de vue. A Ibagué, on m'avait annoncé qu'il exploitait la cire des « palmarès » et qu'il avait créé une curieuse exploitation agricole dans cette région presque impénétrable et si accidentée qu'il est impossible d'y trouver une place horizontale large comme un drap de lit. Il me fournit d'abord sur les palmiers à cire des renseignements qui ajouteront quelques documents nouveaux à ceux que Humboldt et Boussingault avaient déjà publiés sur cet utile végétal.

Le système de culture de Cardénas ne m'intriguait pas moins. Au sortir des champs de canne à sucre et de bananiers de la vallée du Magdaléna, le spectacle de ces défrichements et de ces emblavures à neuf mille pieds d'altitude aiguillonnait ma curiosité.

« Il y a dix ans, me dit-il, j'habitais Bogotá, où j'avais créé, sur les bords du rio San Francisco, une hacienda devenue rapidement prospère. Une nuit, la rivière grossit, détruisit mes cultures, noya mes bestiaux, ensabla mes champs et renversa ma maison. J'étais

ruiné, non découragé. Mon parti fut bientôt pris. Du peu d'argent qui me restait, j'achetai une concession de terrains au sommet du Quindío, dans les palmiers à cire ; je ceignis mon machété, engageai un couple de péons, et je vins m'établir ici. J'y bâtis moi-même la maison qui vous abrite et je m'occupai sans retard d'assurer mes moyens d'existence. D'abord, je recueillis une provision de cire que j'envoyai échan-

ger à Bogotá contre des semences de fèves et du blé de la province de Cundinamarca. C'était en janvier. Je mis le feu à la forêt, et sur ce défrichement sommaire, je semai du maïs acheté dans le Cauca et plantai des pommes de terre. Il fallait vivre en attendant la récolte, mais le gibier ne manquait pas ; l'année se passa dans les forêts, à traquer l'ours, le cerf et le jaguar, sans négliger, de temps à autre, de sar-



CraVé par Erhard.

cler (*rosar*) mes cultures. En avril, les premières pommes de terre *criollas* étaient mûres, mais celles de *año* ne furent récoltées qu'en juillet, et le maïs ne put être cueilli qu'en décembre. Malgré tout, j'étais sauvé. L'approvisionnement de grain était suffisant pour me nourrir avec mes hommes et assurer le fonctionnement de la rotation que je voulais établir et que vous verrez en pleine activité.

« C'est en décembre-janvier que j'incendie ordinairement la partie de forêt à emblaver, après avoir récolté la cire des palmiers. Le terrain, enrichi par la potasse et l'humus, reçoit le maïs, après la récolte duquel j'emblave par une culture sarclée, pommes de terre, arracachas, fèves, à laquelle succède un blé et enfin un pâturage. Aucune irrigation n'est nécessaire ; la végétation n'est pas très active sur ces hauteurs, mais les brumes du paramo entretiennent une humidité suffisante, et le sol est si fertile que tout vient à

remment la partie de forêt à emblaver, après avoir récolté la cire des palmiers. Le terrain, enrichi par la potasse et l'humus, reçoit le maïs, après la récolte duquel j'emblave par une culture sarclée, pommes de terre, arracachas, fèves, à laquelle succède un blé et enfin un pâturage. Aucune irrigation n'est nécessaire ; la végétation n'est pas très active sur ces hauteurs, mais les brumes du paramo entretiennent une humidité suffisante, et le sol est si fertile que tout vient à

bien. Au surplus, voici le tableau indiquant l'ordre des travaux à las Crucès, il pourra vous offrir un terme de comparaison avec vos cultures d'Europe : »

ESPÈCES CULTIVÉES.	ÉPOQUE des semailles ou plantation.	ÉPOQUE de la récolte.
Mais.....	Janvier.	Décembre.
Pommes de terre <i>de año</i> .....	Janvier.	Juillet.
— — <i>criollas</i> .....	Au commencement de la décroissance des pluies.	Trois mois après.
Blé du Chili (pour pâtes fines)...	Mars.	Octobre.
Blé à gros grains, de la <i>Sabana</i> de Bugotà.....	Mars.	Octobre.
Orge.....	Janvier et août.	Juillet et janvier.
Fèves.....	id.	id.
Haricots.....	Janvier et juin.	Juin et novembre.
Lentilles.....	Février.	Octobre.
Ail.....	Janvier.	Novembre.
Arracacha.....	»	Un an après.

Cette dissertation agricole fut interrompue par le péon Pedro, faisant fonctions de cuisinier (voy. p. 97), qui apportait une *olla* fumante dont les flancs recélaient le souper. Maigre brouet, hélas ! que six estomacs faméliques absorbèrent avec avidité. On l'arrosa d'une tasse d'« eau de panéla », thé économique, composé d'un peu de mélasse dissoute dans l'eau chaude. Le repas fut court, assaisonné de récits en guise de dessert, et bientôt, la fatigue aidant, chacun s'allongea, qui dans son hamac, qui sur la peau de bœuf, et chercha dans le sommeil un repos bien gagné.

Vers deux heures, le froid me réveilla. Je consultai le thermomètre, il marquait + 2°. Je fus bientôt sur pied, et me mis à arpenter à grands pas le *corredor* extérieur, abrité par l'auvent de feuilles de palmier. La lune inondait le paysage de sa lumière argentée, et les cerros moutonnaient au loin comme une mer de verdure, aux vagues gigantesques. Le cours du rio Tochécito se dessinait sous les bandes sinuées de vapeurs blanches qui le recouvraient dans la direction de l'est, jusqu'à sa jonction avec le rio Coello. A ma gauche, les colonnes des céroxylons s'élevaient comme de sveltes piliers de cathédrale; nulle brise n'agitait le feuillage de leur majestueuse couronne, qui s'élançait à soixante mètres dans les airs. Ce silence, ce calme imposant, dans un tel lieu, au milieu de la nuit, jetaient dans l'âme une émotion que je ne cherchai pas à combattre et que je ne saurais oublier.

Après quelques heures de cette promenade monacale, la fatigue me prit; je m'enveloppai dans ma couverture et me jetai sur un tas de feuilles sèches, où je retrouvai le sommeil, sans trop me préoccuper de la température.

L'aube naissante me fit ouvrir les yeux. Il était près de six heures. Le jour allait paraître. En quelques minutes, les étoiles pâlirent et s'éteignirent doucement; une trouée de la forêt, dans la direction du Magdaléna, livra passage à la lumière matinale, d'un

bleu tendre, blanchissant graduellement et découvrant les détails du paysage, à mesure que le voile se soulevait. Vers le sud et l'occident, les sommets du Quindío, cirque imposant de montagnes boisées, émergeaient à leur tour de leur ombre violacée; des touches d'un rose doré sautaient, de proche en proche, sur les saillies du feuillage, éclairant le tableau d'une fraîche et charmante lumière. Enfin, l'astre du jour s'élança radieux dans l'azur, empourprant de ses feux cette scène admirable, et versant à flots la vie et la fécondité.

En Europe, il est d'usage de commencer la chasse de grand matin; on procède autrement dans les forêts vierges de l'Amérique du Sud. Il ne faut pas moins que la lumière totale du jour pour se frayer un passage à travers les fourrés épais, sous un dôme de verdure impénétrable aux rayons du soleil. On part donc après déjeuner; la matinée se passe à préparer les engins de chasse, fusils, épieux, cordes, etc. Me reposant de ces soins sur notre hôte et sur Fritz, qui n'avait voulu confier à personne sa carabine Devisme, je pris deux ou trois hommes et résolus d'abattre quelques troncs de palmiers à cire, dont je voulais récolter les fruits et étudier les fleurs. Deux colosses s'écroulèrent bientôt avec fracas sous les coups répétés de nos haches. Ils se brisèrent en plusieurs morceaux et laissèrent échapper une moelle blanche en longs copeaux spongieux. Je mesurai l'un de ces troncs: il avait soixante mètres de longueur. Sa circonférence, à la base, était de un mètre vingt-quatre centimètres, et près du sommet, de soixante-quinze centimètres, exemple remarquable de gracilité pour une si grande élévation. Les fibres du bois, arrachées par la violence du choc, se dressaient sur le chicot resté debout, noires, fines et dures comme des fils d'acier bruni. L'épaisseur de la couche ligneuse (placée à l'extérieur, contrairement aux autres dicotylédones) atteignait cinq centimètres; le reste, surtout au centre, était blanc et de la consistance du liège. Entre les feuilles brisées, longues de cinq à six mètres, glauques en dessus et blanches en dessous, les régimes de fruits, longs de deux mètres, qui d'en bas nous avaient paru si petits, gisaient éparpillés et brisés. Leurs innombrables baies orangées à pulpe douce, grosses comme des grains de chasselas, avaient roulé de toutes parts sur le sol. Plusieurs milliers furent recueillies pour être expédiées en Europe, ainsi que des feuilles, des spathes et deux rondelles du tronc<sup>1</sup>. Ces arbres, d'après mes calculs, étaient âgés de cent cinquante à deux cents ans.

La récolte de la cire se fait de deux manières. La première, aussi barbare qu'expéditive, consiste à jeter bas les arbres et à gratter l'écorce, au risque de dépouiller rapidement la contrée de ce produit.

L'autre mode d'opérer, le seul rationnel et honnête, est de racler la cire, en grimpaient sur les arbres,

1. Ces objets sont devenus la propriété du Muséum d'histoire naturelle de Paris.



comme font les sauvages de l'Amazone pour récolter le vin des palmiers *Enocarpus*. Une solide courroie, passée à la ceinture d'un grimpeur habile, le fixe au tronc sur lequel s'appuient ses jambes, et, au moyen d'une raquette aiguisée, il fait tomber, en descendant, la cire dans son tablier (voy. p. 102). L'épaisseur de l'enduit cireux, parfois roussi par un petit lichen, varie entre un tiers et un demi-millimètre.

Chaque arbre peut fournir de huit à douze kilos d'une cire blanche ou jaunâtre. Un péon peut ainsi récolter de huit à dix arrobes (de cinquante à soixante kilogrammes) de cire dans un mois. Elle se vend pour la fabrication des allumettes-bougies, à Ibagué, sur le pied de sept piastres faibles l'arrobe (vingt-cinq livres espagnoles), soit deux francs quarante-cinq le kilogramme. J'ai examiné, à las Crucès, la lumière fournie par la cire du céroxylon; elle est abondante, assez pure, donnant peu de fumée et une résine à odeur agréable; elle se clarifierait avec grande facilité.

Sur la foi de Humboldt et d'autres voyageurs, j'avais indiqué, dans une étude sur le *Ceroxylon andicola*<sup>1</sup>, que l'altitude où il croît variait entre dix-sept cent cinquante et deux mille huit cent vingt-cinq mètres. Je puis aujourd'hui corriger ces chiffres d'après mes propres observations. Sur les versants orientaux du Quindío, je n'ai pas rencontré cet arbre avant deux mille mètres d'altitude, et l'ai suivi jusqu'à plus de trois mille mètres. Les « palmarès » les plus abondants sont situés dans les environs de las Crucès, entre l'alto de Toché et la Céja alta. En allant vers Ibagué, on le retrouve jusqu'au près de Médiacion. La zone où il abonde ne s'étend guère que sur quinze à vingt kilomètres à vol d'oiseau, nord-sud, de la mésa de Hervéo au massif du Quindío. On ne le révoit ensuite ni auprès de Manizales, ni sur le chemin de Popayan à Huanacas, deux passages de cette même Cordillère, inégalement opposés au Tolima. J'ai vainement cherché les forêts de chênes (*Quercus Humboldti*) que le célèbre voyageur allemand a dit accompagner le palmier à cire.

1. Voy. *Illustration horticole*, 1874, p. 9, avec figure.

Ces chênes, qui ne dépassent guère l'altitude de dix-huit cents mètres et que j'ai déjà signalés à Fusagasugà et à Viota, sont de terre tempérée, et non de terre froide. Ces raisons me font croire que Humboldt a confondu le véritable *Ceroxylon andicola*, celui de las Crucès, avec une autre espèce, plus petite, encore peu connue (*C. ferrugineum*). Elle est caractérisée surtout par ses baies à surface rugueuse et elle abonde dans les Andes, principalement à l'ouest de la Cordillère occidentale et jusque dans la république de l'Équateur. Mais revenons à don Ramon Cardénas, au déjeuner et à la chasse au jaguar.

Tout était prêt. La soupe, composée d'un bouillon de pommes de terre, d'arracacha et de viande séchée ou *tasajo*, épaissie par l'addition de quelques poignées de riz, et les *arepas*, petites galettes de maïs pétries avec du lait, furent absorbées pendant qu'un péon découpait les chiens. Cardénas se passa la carabine en bandoulière, boucla sa ceinture, y glissa son machété, de la poudre et des balles, saisit son épieu, sorte de broche tétragone en acier bien trempé, longue de deux pieds et ajustée à un solide manche d'*espino*; puis il cria le mot : *adelante* (en avant), et nous nous lançâmes sur les pentes rapides qui descendaient au rio Tochécito.... D'abord, le chemin fut praticable. Il serpentait à travers les buissons de fuchsias, de buddléias, de mélastomacées et de fougères. Bientôt, les grands arbres, envahis par les

lianes, se pressèrent en désordre, sur des rampes de quarante à soixante degrés, parfois sur des escarpements verticaux. Le machété dut faire son office. A mesure que nous avançons, le sous-bois devenait plus épais; une inextricable végétation nous emprisonnait à chaque pas, les épines déchiraient nos vêtements, les rameaux nous enclavaient le visage. Au-dessus de nos têtes, et souvent à portée de la main, de curieuses épiphytes s'accrochaient à toutes les branches : broméliacées, orchidées, lycopodes, rhipsalis. D'énormes touffes du *Lycaste gigantea*, aux grandes fleurs vertes et rousses, épaisses comme des lanières de cuir, s'étaient établies triomphalement sur le tronc vermoulu des arbres brisés par les orages. La petite troupe, com-



Don Ramon Cardénas. — Dessin de Ronjat, d'après une photographie.

posée de trois chasseurs et de trois péons rabatteurs, avançait péniblement. Mais la descente nous entraînait, l'abîme semblait nous appeler, et nous entendions déjà gronder les eaux du Tochécito, à six cents mètres de profondeur. Enfin nous atteignîmes le lit étroit du rio, où d'énormes blocs de trachyte roulés témoignaient de la puissance des eaux. Le confluent de la Québrada

de los Pajaritos était devant nous. Une éclaircie dans la végétation, causée par l'élargissement du Tochécito en cet endroit, fut jugée un bon affût, où Cardéas me posta, avec recommandation d'avoir l'œil ouvert sur le débouché de la Québrada. « L'animal a été vu sur l'autre rive, me dit-il; il sera débusqué en amont, et, sans aucun doute, il vous passera de ce côté. S'il



La récolte de la cire de Céroxylon, dans le Quindío (voy. p. 101). — Dessin de Taylor et A. Ferdinandus, d'après les croquis de M. André.

vous présente le flanc, visez juste au défaut de l'épaule, et n'allez pas le manquer, ou bien....

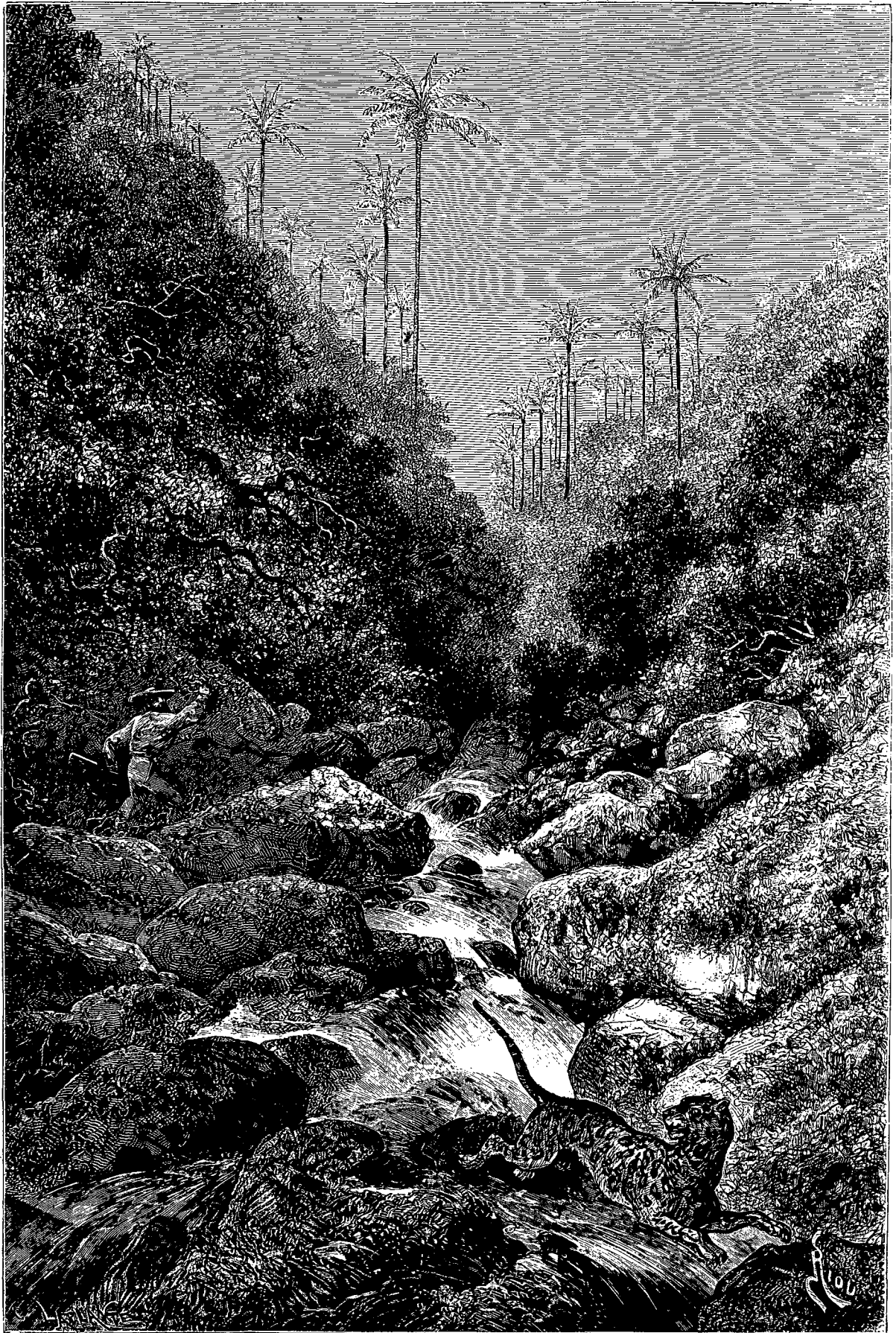
— Il ne me manquera pas.

— Vous avez compris.... Bonne chance et au revoir! »

Et Cardéas disparut rapidement, avec Fritz, les péons et les chiens.

Je glissai deux balles dans mon fusil et j'attendis. L'espoir d'une émotion nouvelle aiguillonnait ma cu-

riosité; j'aurais déjà voulu tenir le jaguar à belle portée, et je rêvais au bon effet que produirait sa peau dans mon cabinet, à Paris. Une demi-heure se passa. Graduellement, mon enthousiasme se refroidissait; des distractions s'emparaient de mon esprit. Si un oiseau-mouche traversait l'air, je le suivais des yeux et je l'admirais plongeant son long bec dans les tubes blancs des grands daturas. Bientôt je m'aperçus



Chasse au jaguar dans le Quindío. — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

que je marchais sur une jolie urticée à feuilles blanches, qui m'était inconnue; deux tillandsiées à fleurs orangées pendaient au-dessus de ma tête. Le vieil instinct du naturaliste reprenait le dessus. Au moment où je levais le bras pour cueillir un étrange *Siphocampylus* à fleurs vertes,... le jaguar traversa la

Québrada comme un éclair et disparut dans la direction du Coello....

« Ombre de ces rochers, cachez ma honte au jour! »

Tête basse, j'abandonnai la partie, et laissant mes compagnons suivre un gibier désormais hors de leur

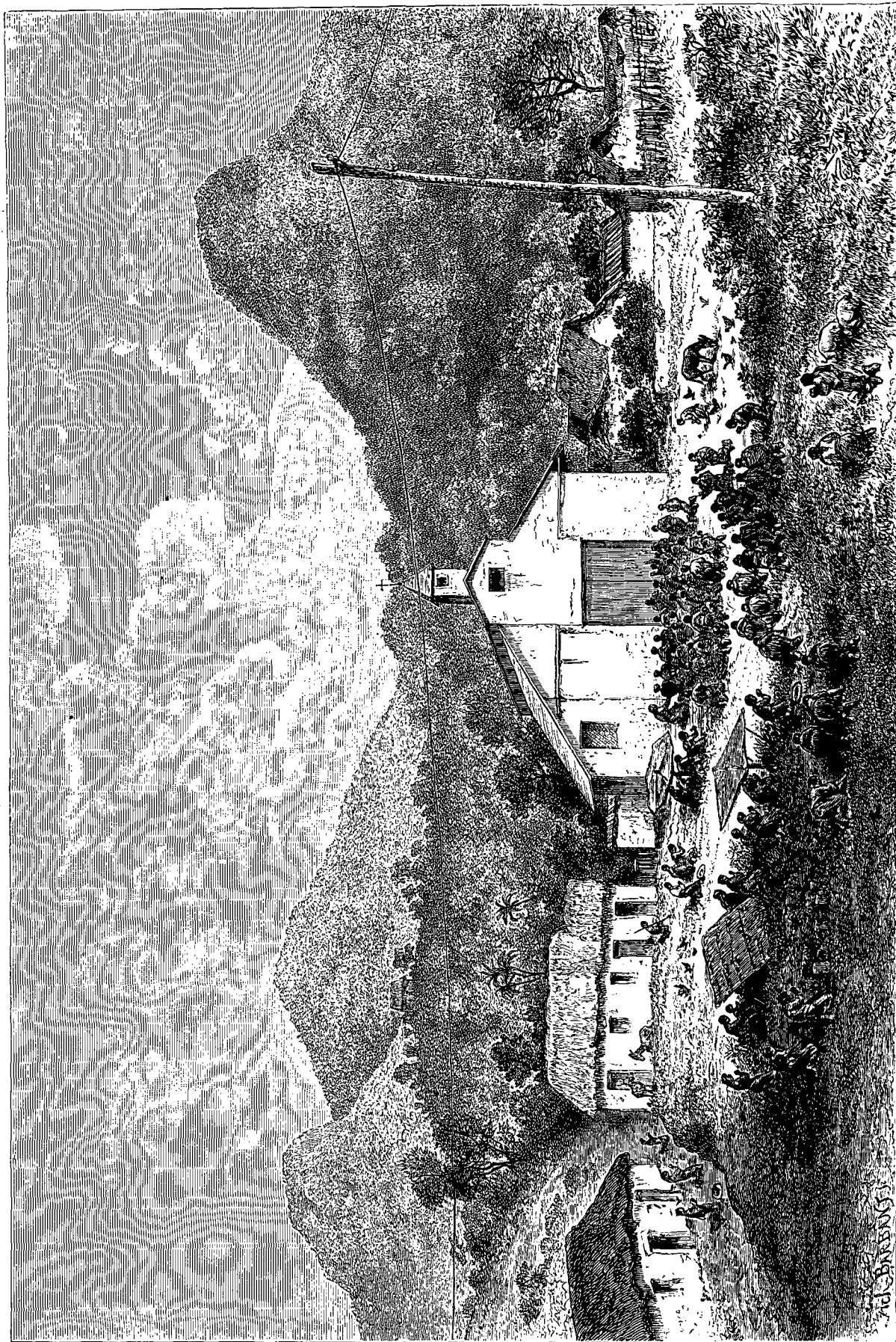


La Bordadora, à Salento (Quindío. — Voy. p. 107). — Dessin de Ch. Delort, d'après un dessin de M. André.

atteinte, je battis en retraite, et commençai, sous la pluie, la pénible ascension des six cents mètres de rampes boisées. Guidé par ma boussole de poche à travers le dédale de la forêt, exténué, trempé des pieds à la tête, moins par l'eau du ciel que par celle qui ruisselait des branches d'arbustes, j'atteignis enfin la hacienda, maudissant mes distractions de naturaliste et faisant mentalement une amende honorable à saint Hubert.

Deux heures après, arrivèrent mes deux compagnons. Pour éviter leurs malédictions, je me gardai de souffler mot. Le reste de la journée se passa à emballer des graines, examiner les cultures, sécher des plantes et dessiner un certain nombre d'espèces à fleurs microscopiques et fugaces. La riche flore du voisinage dédommagea amplement le botaniste de l'insuccès du chasseur; mes caisses et mes herbiers étaient gonflés de richesses végétales quand nous





La messe à Salento, dans les montagnes du Quindio (voy. p. 108). — Dessin de Riou, d'après l'album de M. André.

DEL. BRENGI

quittâmes las Crucès, le lendemain, à neuf heures du matin.

J'avais laissé Jean et les péons en arrière, afin de terminer l'emballage et d'expédier les caisses à Guataquí et Honda, et de là en Europe. Nous pouvions nous passer de guide; le chemin ne présentait aucune difficulté nouvelle, et nous partîmes, Fritz et moi, avec l'intention de franchir la crête de la Cordillère et de gagner avant la nuit le village de Salento, sur le versant occidental du Quindío. La matinée était froide, mais charmante; la température, très basse au lever du jour, remonta de quelques degrés après le lever du soleil, sans dépasser neuf degrés. A peu de distance de las Crucès, les deux ou trois cases de Gallégo furent reconnues au passage. Puis le chemin redevint désert. Nous marchions au milieu d'arbustes dont la hauteur diminuait à mesure que nous nous élevions. Sous les grands palmiers à cire, les fourrés se remplissaient de gunnéras aux énormes feuilles rugueuses, à pétioles épineux. Une gracieuse orchidée des hauteurs, l'*Oncidium cucullatum*, étalait son labelle pourpre et ponctué. Les lupins, les thibaudias, une sorte d'aubépine parfumée (*Osteomeles*), de grands seneçons arborescents, le redoul (*Coriara ruscifolia*) qui fournit une encre violette, les épines-vinettes, et jusqu'au fraisier commun, le même que celui de nos Alpes et qui n'est pas rare en Colombie, rappelaient les formes de la végétation européenne. La note tropicale ne se retrouvait que dans les touffes des broméliacées épiphytes. Et toujours les colonnes d'ivoire des céroxylons, avec leur belle tête glauque empanachée, semblaient au loin des fils d'argent se détachant sur le fond sombre des cerros.

Après avoir escaladé quelques centaines de mètres, les arbustes apparurent plus grêles, plus trapus, courbés sous le vent des paramos et baignés dans une brume épaisse. Le chemin redevint abominable. Les escaliers de boue, avec leurs *camellones*, atteignaient des longueurs et des profondeurs inconnues. Le soleil de midi nous brûlait la peau. Nos mules, tourmentées par les taons, comme dans les régions granitiques de l'Europe, s'emportaient sous cet aiguillon nouveau pour elles. Puis, le nuage nous enveloppait de nouveau, et la bise devenait plus aigre lorsque le soleil se voilait sous un nuage. A la Céja del Monte, à Volcancitos, deux points à peine habitables et cependant pourvus chacun d'une pauvre cabane, nous nous vîmes proches de la crête de la Cordillère.

A deux heures enfin, nous posions le pied sur le point culminant du passage du Quindío, à trois mille quatre cent quatre-vingt-cinq mètres. C'est la ligne de partage (*linea divisoria*) des eaux entre les vallées du Magdaléna et du Cauca. La chaîne de montagnes que nous traversions court droit du nord au sud, pour s'unir, au « nœud » de Pasto, avec les deux autres Cordillères qui se confondent dans le chaos gigantesque des volcans de l'Équateur. Nous étions au milieu des plus hauts sommets de la Cordillère centrale.

Au sud, le pic del Huila mesure cinq mille sept cents mètres; au-dessus de nos têtes, le Névado del Quindío atteint cinq mille cent cinquante mètres; à vingt-deux kilomètres de nous, à vol d'oiseau, le pic de Tolima se dresse à cinq mille six cent seize mètres; plus au nord, le Névado del Ruiz élève jusqu'à cinq mille trois cents mètres ses puissantes masses de trachyte recouvertes de névés depuis l'époque du soulèvement des Andes. Tous sont couverts de neiges éternelles.

A perte de vue s'étendent les contre-forts de la Cordillère, perpendiculaires à son axe principal, abritant dans leurs vallées les cours d'eau qui vont les uns à l'est, comme le Coello, grossir les flots du Magdaléna, les autres à l'ouest, comme le rio del Quindío, porter leur tribut au Cauca. Les flancs escarpés du « pan de Azucar » élèvent brusquement leurs blocs de trachyte, roussis par le soleil, marbrés par les galles de quelques lichens, et contrastant violemment avec l'abondante végétation qui recouvre les paramos.

La beauté du spectacle nous avait retenus plus que de raison sur la crête de la Cordillère, et le soleil baissait quand nous reprîmes notre route. Un brouillard épais, qui se changea bientôt en pluie fine, nous accompagna avec persistance, et rendit les observations plus difficiles sur cette partie de la montagne. Jusque-là l'aspect de la végétation restait uniforme. Mais, dès que le baromètre annonça deux mille huit cents mètres d'altitude et que les grands arbres dominèrent, apparurent de gigantesques chênes, auxquels se mêlait, cette fois, l'autre espèce de palmier à cire dont j'ai parlé précédemment, le *Ceroxylon ferrugineum*.

A la hauteur des cabanes de Barsinal, une nuit noire nous enveloppa. Le chemin, taillé sur les crêtes des cerros, dans une argile plastique, rougeâtre, était glissant, rapide, périlleux. Il nous fallut mettre pied à terre et conduire nos montures par la main, dans une profonde obscurité. Après des glissades et des chutes sans nombre dans la boue, nous arrivâmes à Salento, à neuf heures du soir, ruisselants et n'ayant rien mangé depuis huit heures du matin.

Tout dormait. A la première porte du village, deux chiens s'élançèrent sur nous d'une manière peu hospitalière. Pendant que nous nous escrimions du machété, une tête apparut, effarée, et nous demanda si nous étions fous, de troubler les gens à pareille heure.

« Nous ne sommes pas fous, répondis-je, mais affamés, fourbus et trempés. Pouvez-vous nous indiquer la posada de Liborio Arango? »

— Au bout de la place, à droite, » répondit l'indigène, qui disparut en grognant.

La même scène recommença, ou peu s'en faut, pour éveiller don Liborio, qui ne nous ouvrit qu'après exhibition d'une lettre d'introduction de don Ramon. Ce fut comme un talisman qui dérida le paisible dormeur et nous valut une chaude bienvenue. Dona Liborio se leva à son tour, ranima les tisons du foyer, et se mit de bonne grâce à nous confectionner — ô stupé-



faction! — une omelette, une omelette savoureuse, onctueuse, à laquelle il ne manquait pas même la ciboulette européenne. Des pommes de terre cuites sous la cendre; du beurre, du pain, du vrai pain de froment, une tasse de chocolat que le *molinillo* fit mousser en un clin d'œil, tel fut le menu de ce repas, aussi finattendu que vigoureusement accueilli. La salle où nous étions, proprement carrée de *ladrillos*, plafonnée, meublée d'un grand lit à rideaux, comme dans

nos campagnes, d'une table en bois plané, de bancs et de sièges de bois assez confortables, avait un air de propreté qui nous réjouit. Le couvert se composait d'assiettes de faïence, de cuillers et de fourchettes d'étain bien fourbies, de petits carrés de toile grise ou blanche en guise de serviettes, et d'une coupe de cristal contenant l'eau limpide destinée à notre boisson. Tout dénotait un état de civilisation absolument différent de ce que nous avions observé jusque-là.

Comme je témoignais ma surprise à don Liborio :

« *Somos Antioqueños,* » me dit-il avec quelque fierté (nous sommes de l'État d'Antioquia). L'explication était naturelle. Les habitants de cette partie de la Colombie sont supérieurs, en effet, à ceux des autres États du pays par leur amour du travail, leur propreté, leur industrie et leur goût.

Couchés sur de bons matelas, entre de véritables draps, nous ne fîmes qu'un somme jusqu'au lendemain matin à six heures. Un examen attentif du ménage de Liborio Arango me confirma dans ma première impression, et les détails que je recueillis sur l'industrie des habitants de l'Antioquia m'attachèrent de plus en plus à ces braves gens.

Ils n'avaient pas d'enfants, et avaient recueilli une charmante jeune fille qui me donna, pour la première fois, le spectacle de la « broderie au tambour » (voy. p. 104). L'instrument se compose de deux mor-

ceaux de bambou, souples et fermes à la fois, dont l'un forme une circonférence fermée; l'autre, en demi-cercle, placé dessous en croix, sert de support au premier. La *bordadora* (c'est le nom de la brodeuse) tend une pièce de calicot mouillé sur ce métier, qu'elle peut serrer à volonté, l'un des cercles étant

mobile. Sur un dessin fait d'avance, elle trace des dessins au crochet ou à l'aiguille, généralement en cordonné de couleurs variées. Ces broderies ornent les devants de che-

mises. J'en ai vu former des dessins assez compliqués, qui dénotent un génie inventif.

Le lendemain était un dimanche. Le temps s'était amélioré; Jean était revenu; j'avais fait soigner mes pauvres mules estropiées, soldé les péons, renvoyé les bêtes supplémentaires, et je pouvais procéder tranquillement à mes observations sur le pays et ses habitants. Ma première visite fut pour le curé, qui me fournit, en attendant l'heure de la messe, quelques documents intéressants.

Salento est un village de deux cents âmes au plus, de formation récente, et qui a reçu ce nom depuis une douzaine d'années. Auparavant, il s'appelait Boquia. Le district contient deux mille habitants environ, dispersés sur des milliers d'hectares, et vivant du produit de quelques bestiaux, du maïs et du blé, qu'ils vont vendre dans le Cauca ou consomment sur place. Le rio del Quindío passe au bas du village et fait mouvoir un moulin, chose rare dans ces contrées. Un peu plus loin, ce cours d'eau reçoit le rio Boquia, et leurs ondes mélangées coulent vers l'ouest jusqu'au rio de la Viéja, affluent du Cauca.

L'église de Salento, construite vers 1853, est un objet unique. De la base au faite, moins les tuiles de la couverture, elle est construite en bois de *Ceroxyton andicola*. Il suffirait de gratter les colonnes de la « nef » de ce modeste édifice pour récolter la cire des cierges de l'autel. L'intérieur est bien pauvre, mais



Le molinillo (moulinet à chocolat).



Cabane et palmiers (*Astrocaryum* et *Ceroxyton*) à las Pavas (Quindío). Voy. p. 108). — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

cet appareil délabré abrite des fidèles d'une foi vive et touchante. J'en eus ce jour-là même un témoignage. Le curé disait la messe. L'église ne pouvant contenir à la fois tous les paroissiens venus des environs, un grand nombre se tenaient sur la place et causaient bruyamment, mêlés aux marchands, qui vendaient quelques denrées. On sonna l'élévation. Instantanément tous se turent et tombèrent prosternés sur le sol, sans exception, le chapeau à la main (voy. p. 105). Au dernier coup de cloche, chacun se leva, reprit sa phrase où il l'avait laissée, et la foule redevint remuante et bruyante comme un essaim d'écoliers en vacances.

Pendant les trois jours passés à Salento, à collecter, dessiner, écrire, empailler, etc., les bons procédés de notre hôte et de sa femme ne se démentirent pas un instant. Je leur en garde une reconnaissance durable.

Le 13 mars, à dix heures, par un beau soleil, nous étions de nouveau sur la route, marchant allègrement, les bêtes reposées, espérant voir dans quelques jours ces affreux bourbiers remplacés par le sol ferme de la vallée du Cauca. Nous descendions rapidement vers le rio del Quindío, dont nous franchîmes bientôt les eaux torrentueuses, bondissant au milieu des grès et des trachytes arrondis. La vallée accidentée que nous traversions montrait un terrain caillouteux qui me faisait espérer un heureux changement dans le sol du chemin que nous allions suivre. Vain espoir ! à la première montée, recommencèrent les barrières, et avec eux notre martyre. A tout moment une charge tournait, les bêtes de somme faisaient des chutes meurtrières ; les plaies de leur dos, fermées depuis peu, s'étaient rouvertes trois quarts d'heure après notre départ. Pendant des lieues entières il fallut cheminer dans la boue jusqu'au ventre, et reprendre, sans trêve ni repos, cette passion douloureuse. A un endroit horrible, j'essayai de grimper sur le talus du chemin et de maintenir ma mulè sur la crête, mais le pied lui manqua sous le sol détrempe, et elle tomba dans un fossé de deux mètres de profondeur, plus étroit que son corps, me laissant au-dessus d'elle, sans savoir comment la dégager. J'y parvins cependant après mille peines, pour recommencer, cent pas plus loin, à lutter contre une difficulté nouvelle. C'est avec ces problèmes sans cesse posés, et tant bien que mal résolus, en recueillant pourtant des échantillons d'histoire naturelle, au milieu d'un orage épouvantable qui nous avait fait perdre le reste de la caravane resté en arrière, que nous arrivâmes à un misérable rancho nommé Novilléros, où il fut décidé que nous passerions la nuit. Nous avons laissé sur le chemin d'autres cabanes à peine entrevues, nommées el Roble et Portachuélo, plantées au milieu des bourbiers qui n'avaient pas cessé depuis Salento.

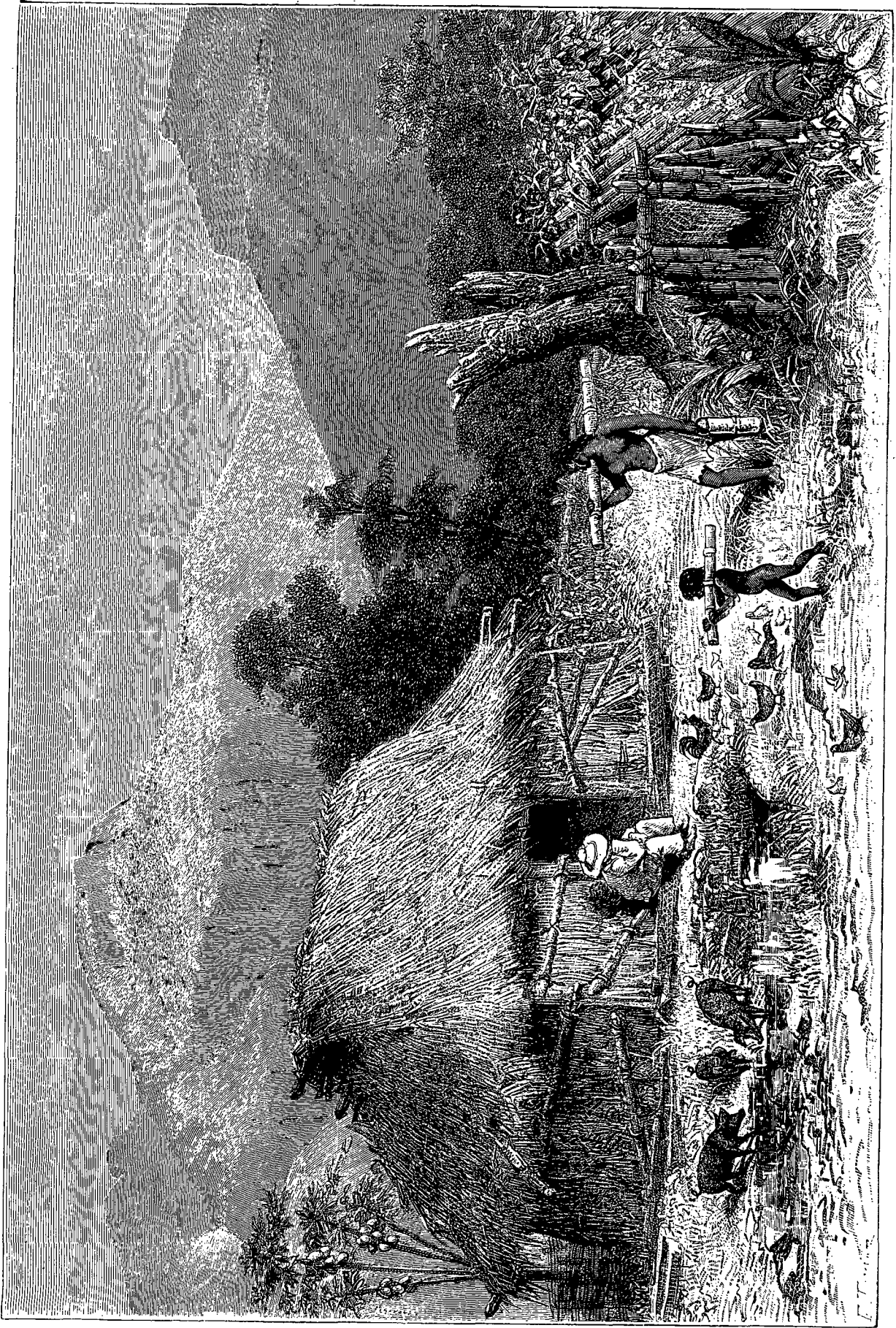
La colonie de Novilléros se composait d'une femme sourde et d'un enfant. Très effrayés d'abord de notre demande d'hospitalité, les deux pauvres créatures firent bientôt de leur mieux pour nous préparer une maigre pitance, et après avoir mis en ordre les ré-

coltes du jour, nous suspendîmes nos hamacs à deux poteaux et passâmes une assez bonne nuit.

L'étape du lendemain s'annonçait longue, surtout si les mauvais chemins devaient continuer. A sept heures et demie, nous étions en selle, reprenant les ascensions et les descentes. La température avait heureusement changé ; elle variait entre dix-huit et vingt-quatre degrés. Nous avons atteint la zone tempérée, entre seize cents et dix-huit cents mètres d'altitude, climat délicieux lorsque le ciel est serein et la saison des pluies terminée. La flore du Quindío se révélait dans toute sa variété ; j'étais émerveillé d'une telle richesse. Au bord même du chemin, où la zone de terrain coupée pour le *desmote*, — abatage nécessaire pour l'assainissement de la voie, — atteignait une largeur de huit à dix mètres, les arbres recépés et les espèces herbacées à grand feuillage présentaient des proportions inusitées et une élégance sans rivale. Quelle admirable collection de plantes à feuilles ornementales à ajouter à celles qui ont déjà conquis la faveur du public dans les promenades et les jardins de Paris ! Celles qui m'ont le plus frappé par leur développement extraordinaire appartenaient aux genres *Artanthe*, *Solanum*, *Cecropia*, *Xanthosoma*, *Ficus*, *Pionandra*, *Bocconia*, *Laportea*, aux mélastomacées, aux fougères, aux scitaminées, etc. Deux palmiers nouveaux pour moi, le *Syagrus Sanchona*, au tronc annelé et aux pétioles rouges, et un *Astrocaryum* armé d'aiguillons redoutables, couvert de fruits ovoïdes, jaunes, savoureux, remplaçaient les céroxylons, disparus depuis l'altitude de dix-huit cents mètres. La dernière cabane où je vis leurs troncs employés comme bois de charpente se nommait las Pavas, après des ranchos de San-José et de Buénavista. Ils formaient la totalité de la construction, en y comprenant la toiture, dont la partie supérieure seule était revêtue de feuillage (voy. p. 107).

A midi, nous atteignîmes la Cuchilla de Méjilla, à seize cent dix-huit mètres, où une tasse de *mazamorra*, bouillie de farine de maïs, qui remplace ici la chicha ou le guarapo, nous constitua un déjeuner sommaire. La région chaude s'annonçait : les bambous venaient de se montrer. Chaque case était entourée de plantureux bananiers et de papayers couverts de fruits.

Pendant que notre brouet clair chauffait, je dessinai la misérable cabane. Fritz, assis sur le tronc d'arbre qui servait de seuil, harassé de cette course matinale dans les fondrières, couvert de boue, la tête dans ses mains, semblait une statue de la désolation. Au milieu du délabrement du lieu et de la saleté de ses habitants, je relevais, çà et là, un détail curieux. Le poulailler était à noter. Des planches de bambou fendues, reliées par d'autres bambous entiers en croisillons alternes, formaient une sorte de tente pyramidale aussi pittoresque (voy. p. 107) que primitive. Le transport de l'eau, indépendamment des *tarras* ou jarres de bambou formées d'une partie comprise entre deux nœuds, se faisait au moyen de tubes composés



Le rancho de la Cuchilla de Mejilla (Quindío). — Dessin de Taylor et A. Ferdinandus, d'après l'album de M. André.

de plusieurs entre-nœuds (mérithalles) percés dans la longueur, clos à une extrémité et bouchés à l'autre. Ces tubes portés sur l'épaule, comme une branche d'arbre, par la « señora » en haillons et sa progéniture, se plaçaient chaque matin dans un coin du rancho, en guise de tinaja, pour servir à l'approvisionnement quotidien.

Pendant que le tasajo cuisait, une bande de *cargueros* (porteurs) vint à passer devant la case. Autrefois le chemin était plus mauvais encore qu'aujourd'hui, et les bêtes de selle ne pouvaient traverser le Quindío. Les voyageurs se faisaient porter à dos d'homme. Humboldt employa ce moyen de locomotion, tombé en désuétude depuis que la montagne est à peu près transitable. Cependant les *cargueros* ont continué à faire le transport des marchandises, et les femmes mêmes sont d'excellentes *cargueros*. Elles se servent encore de la selle pour porter leurs enfants fatigués, lorsqu'elles reviennent de Cartago, après avoir vendu leurs marchandises. J'arrêtai un moment la petite troupe des porteurs, et j'obtins d'eux quelques renseignements utiles, au moyen d'une ration d'eau-de-vie (*anisado*).

« Les anciens porteurs du Quindío, m'apprit l'un d'entre eux, se nommaient indifféremment *cargueros* (chargeurs) ou *silleros*, du nom de la selle (*silleta* ou *sillemano*). La selle ancienne différait de la *silla* actuelle, sorte de bât fait pour porter les marchandises. Elle se composait d'un cadre de bambou à jour, avec un siège qui se levait ou s'abaissait à volonté, et d'une barre d'appui, également mobile, pour les pieds. C'était une véritable chaise, d'un modèle particulier, sur laquelle s'asseyait le voyageur, placé ainsi dos à dos avec son porteur. Le *carguero* la chargeait au moyen de bretelles (*brazaletes*) faites d'écorce de céropia et d'une autre bande de même matière placée sur le front et nommée *cargarida* ou *cargador de cabeza* (voy. p. 111). Il vous conduisait ainsi — lentement, mais sûrement, — à travers une suite de fondrières horribles, pendant huit ou dix jours, d'Ibagué à Cartago. »

Le gibier abonde dans ces parages. Comme je conversais avec les *cargueros*, un beau gars, bien découpé, déboucha de la forêt, apportant des *pavas*, oiseaux magnifiques qu'il venait de tuer. Je reconnus une espèce de Pénélope spéciale à ces contrées, le *Parraqua* de Goudot (*Ortalida Goudotii*, Less.). Sa grosseur dépassait celle d'un faisan ordinaire, les plumes du dos étaient brunes, avec des reflets brillants d'un vert foncé, les plumes de la gorge grises, les parties inférieures rousses, les ornements de la région temporale d'un beau bleu. La chair de cet oiseau est délicieuse. Le chasseur, qui me déclara se nommer Juan de Dios Blandon, voulait que je le prisse à mon service, et m'assura qu'il ne manquait jamais son coup. Je le crus sur parole, mais je ne pouvais m'arrêter plus longtemps, mes ressources étaient limitées, et des travaux importants m'appelaient à Cartago.

Au sortir de la Cuchilla de Méjilla, un spectacle

nouveau s'offrit à nos yeux. Des forêts continues de bambous, formant de majestueuses arcades de verdure au-dessus de nos têtes, nous accompagnèrent pendant plusieurs lieues sans interruption. Le sol était devenu la propriété absolue de cette espèce envahissante. Un clair-obscur mystérieux régnait sous les tiges élancées, de la verdure la plus tendre, de l'aspect le plus élégant. Bientôt une partie découverte, où la canne à sucre reparaisait, nous annonça la terre chaude. La cote, que je vérifiai, était de treize cent cinquante mètres. Pour hâter notre course, nous avions négligé de nous arrêter à une maison nommée la Balsa, et ce fut au milieu d'un concert infernal de singes hurleurs (*Stentor chrysurus*, I. Geoff.) que nous arrivâmes en vue de la cabane du nègre Vicenté Garcez, à Tamborès.

Il ne nous fallut pas longtemps pour découvrir que nous tombions de Charybde en Scylla. Un rancho disjoint, croulant, infect, une femme hideuse, en loques comme la douzaine d'enfants barbouillés qui composaient sa descendance, Garcez lui-même, un grand nègre qui s'avança vers nous, puant l'aguardiente, frappèrent d'abord nos regards. Notre première impression fut telle qu'il nous prit envie de passer outre et de continuer notre course. Mais la nuit allait tomber, le chemin ne s'améliorait pas, et la perspective d'une nuit passée dans des marais inextricables nous fit réprimer notre dégoût et consentir à cette dernière nuit de misère. Nous devions, en effet, arriver le lendemain à Cartago.

Après avoir absorbé, le cœur sur les lèvres, une immonde bouillie de mazamorra, je parcourus le terrain défriché autour du rancho. Il contenait une petite plantation de yuca (manioc), quelques bananiers, du maïs et un champ de tabac.

« Cette plante, à elle seule, fait vivre ma famille, me dit Garcez. Voici comment nous la cultivons dans cette région : On sème la graine immédiatement après la récolte du maïs. Trois mois après se fait la première récolte de feuilles, après laquelle on recèpe la tige au pied. Une seconde cueillette a lieu après le trimestre suivant, puis on remplace cette culture par des arracachas, bananiers ou yucas. Les feuilles du tabac, séchées à l'ombre pendant trois semaines, sont vendues à des marchands venant de Cartago, à raison d'un réal la livre (un franc le kilogramme). »

De Tamborès à Piedra de Moler, où le chemin traverse le rio de la Viéja (voy. p. 112), trois heures de chevauchée suffisent, lorsque le chemin est à demi praticable. Nous étions partis à huit heures et demie de la case aux négrillons. Dans cette partie du chemin, la végétation dominante était représentée par une euphorbiacée arborescente qui atteignait souvent vingt-cinq mètres de hauteur et se faisait remarquer par le ton cendré de son feuillage. L'épaisseur de la couche (*capa*) végétale était telle dans cette région que depuis Salento je ne vis pas une seule pierre, et que j'ignore absolument la composition géologique de ce

revers du Quindío. Des bancs d'argile et d'humus, mélangés de quelques parties sableuses, recouvrent partout la roche. Parfois seulement un grès de couleur rougeâtre (qui n'a rien de commun avec le grès rouge), formation beaucoup plus ancienne, inconnue en Amérique, apparaît au-dessous de Tamborès, vers douze cent cinquante mètres.

A onze heures et demie, par une température de vingt-six degrés, nous étions sur le bord du rio de la Vieja, au point dit Piédra de Moler, attendant le passeur sous l'ombrage des calebassiers couverts d'une jolie orchidée (*Ionopsis pulchella*) que Humboldt et Bonpland ont cueillie en ce lieu il y a bientôt quatre-vingts ans. La rivière est torrentueuse, large de cent mètres en cet endroit; elle coule vers le nord avant de faire un coude brusque de retour vers Cartago, pour se jeter plus bas dans le Cauca. La traversée des hommes et des bagages se fait par un bateau (*canoa*) creusé dans un tronc d'arbre et manœuvré au moyen de la *palanca* et du *canelete*; les mules passent à la nage. Piédra de Moler est à neuf cent quatre-vingt-quatorze mètres d'altitude, selon mes observations barométriques.

Il ne nous reste plus, après avoir expédié un déjeuner rapide, opéré la capture de quelques insectes et de plusieurs belles plantes et relevé un croquis du passage, qu'à franchir une dernière série de collines de glaise compacte et de cailloux roulés. Le sol est couvert d'une végétation dense, où les arbres sont moins élevés et se caractérisent surtout par la présence d'une grande papilionacée que nous avons déjà observée à Pandi, l'*Erythrina corallodendron*, ornée de ses belles fleurs rouges.

Du sommet de ces collines, à l'occident, apparaît enfin la grande vallée du Cauca, que nous contemplons pour la première fois. Le ton d'émeraude de cette vaste plaine entremêlée de pâturages, de cultures et

de forêts, derrière lesquelles coule le fleuve qui lui donne son nom, forme un riant contraste avec les tons violets et brumeux de la Cordillère occidentale, qui limite cette vaste étendue. A nos pieds, les toits de tuiles de la ville de Cartago, où nous serons dans trois heures, rougissent au soleil, et les palissades

de bambous soulignent les divisions des propriétés. Nous voici transplantés dans une région où nous trouverons une civilisation différente de celle que nous connaissons jusqu'ici. Le sol de ces collines, sableux, sain, couvert de petits silex noirs qui roulent sous le pied des mules, indique une région sèche. Les arbres et les arbustes prennent de nouveaux aspects. Sur le tronc des grands arbres, j'aperçois une des plus belles orchidées connues : le *Cattleya Trianae*, aux grandes fleurs roses à labelle violet, larges comme la main ouverte. Sur toutes les branches, foisonnent des broméliacées multicolores, parmi lesquelles les épis blancs, rouges et verts striés de noir du *Guzmania tricolor* sont si charmants, que je ne puis résister au plaisir d'en cueillir de gros bouquets. Pendant ce temps, Ignacio s'acharne à coups de pierre sur des *chinvilas*, grosses sauterelles aux ailes rouges, qui mesurent vingt-quatre centimètres lorsqu'elles sont déployées. C'est l'*Acridium Dux*. Mon péon l'accuse de se changer en chauve-souris et de saigner nos mules la nuit.



Carguero du Quindío et sa silléta.  
Dessin de A. Ferdinandus, d'après un croquis de M. André.

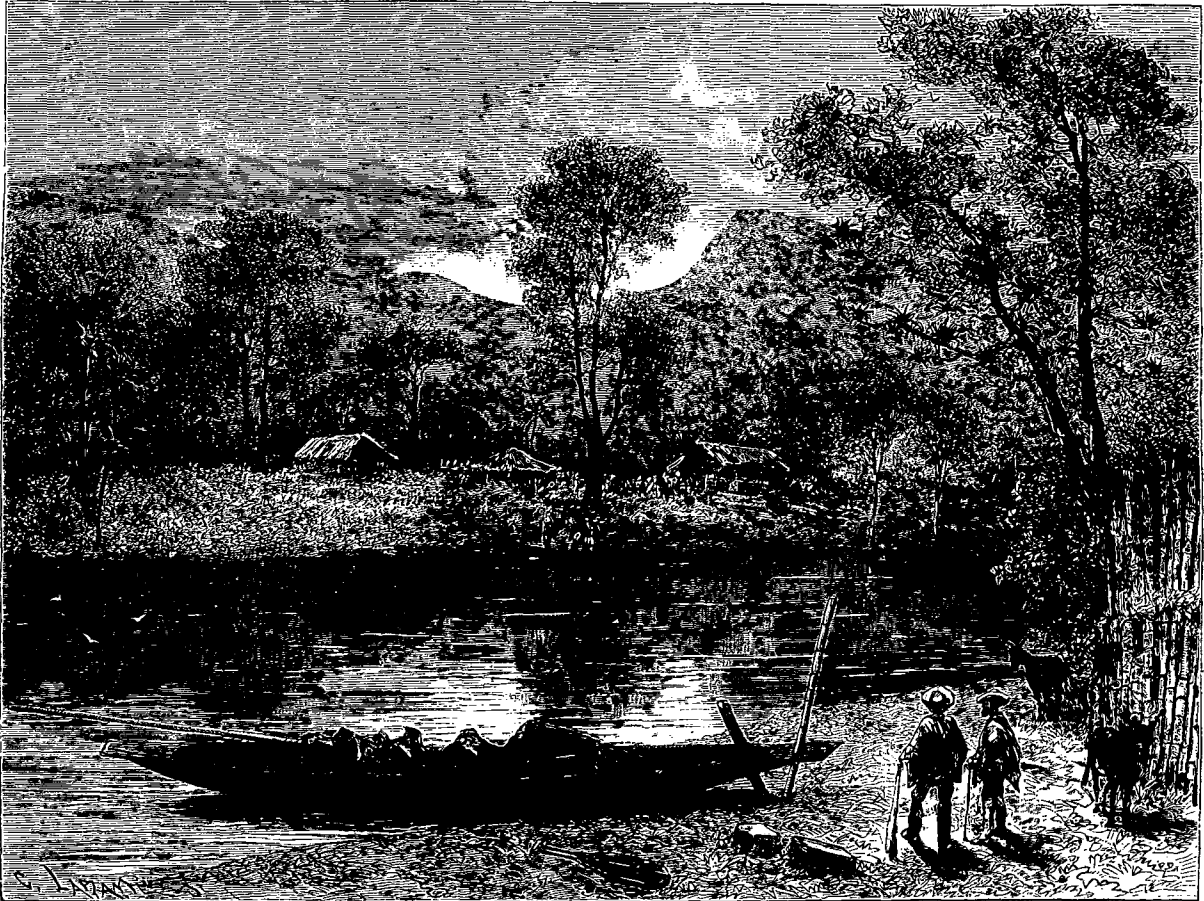
Dans cette partie sèche du pays, on peut noter une intéressante particularité. Le tronc des arbres qui bordent les portions de forêts récemment défrichées, devient, en huit jours, uniformément blanc du côté frappé par le soleil, et se détache en lumière sur le fond vert foncé du feuillage. Le contraste est singulier avec le ton noir ou brun foncé, presque uniforme, des troncs qui ont grandi à l'ombre et dans l'atmosphère humide des bois.



Le Quindío est enfin traversé; la vallée du Magdalena a fait place à celle du Cauca. J'y arrive avec le projet d'en étudier la topographie, l'histoire, les mœurs, les coutumes, les produits, en la remontant à petites journées, sur plus de trois cents kilomètres, c'est-à-dire presque jusqu'à sa source. Cette contrée est l'une des plus riches et des plus belles du globe. Humboldt, interrogé par un Colombien sur ce qu'il en

pensait, répondit : « *Es un paraiso terrenal* » (c'est un paradis terrestre). Il est vrai qu'il ajouta durement : « *habitado por fieras,* » allusion dure, mais trop juste hélas ! aux guerres sanglantes qui ont fait de ses habitants, à plusieurs reprises, de véritables bêtes féroces.

Dans la partie de ce voyage qui va suivre, l'homme prendra une part plus importante dans nos récits,



Le passage de « Piedra de Moler », au rio de la Viéja (Quindío. — Voy. p. 110). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

non que les produits de la nature n'aient à nous révéler de nouveaux et curieux spectacles, mais parce que la civilisation a jeté de fortes racines dans le Cauca depuis les premiers temps de la conquête. Il ne sera pas sans intérêt d'en étudier le développement, les temps d'arrêt, l'état actuel, et d'esquisser une hypothèse sur l'avenir de cette grande région, vallée sans pareille, qui peut nourrir cinquante millions d'hommes et n'en compte pas aujourd'hui cinq cent mille.

C'est sous l'empire de ces réflexions que nous

franchîmes, en quelques temps de galop, les trois à quatre kilomètres qu'il nous restait à parcourir à travers les prairies courtes du Cauca, pour entrer à Cartago, dont nos montures faisaient résonner, le 15 mars, à quatre heures du soir, les rues pavées de cailloux roulés.

Édouard ANDRÉ.

(La suite à la prochaine livraison.)





Église du couvent de San Francisco, à Cartago (Cauca. — Voy. p. 114). — Dessin de Barclay, d'après l'album de M. André.

## L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE

(COLOMBIE — ÉQUATEUR — PÉROU)<sup>1</sup>,

PAR M. ÉD. ANDRÉ, CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS.

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### COLOMBIE.

Cartago; topographie, histoire, population, climat, mœurs, maladies. — La vie à Cartago. — Les lavandières du rio de la Viéja. — Le nègre Pédro. — Jardins et produits agricoles. — Le roi des vautours. — De Cartago au Dagua. — Fabrication de la cabuya. — *Cattleya chocoensis*. — Naranjo. — Les frères ennemis. — La Victoria. — Sarzal. — Arrivée de nuit à la Paila. — Les ipomées et la vanille. — Régions des myrtacées. — Ovéro; Buga-la-Grande. — Un village millionnaire : San Vicenté. — Tuluá; histoire. — Deux oiseaux domestiques à introduire. — La région des myrtacées. — Buga; histoire et topographie. — Le bac du Cauca. — Yotoco. — La forêt inondée. — Haciendas en terre chaude. — Vijès; José Maria Cobo. — L'alto del Potrerito. — Las Pavas. — Le rio Bitaco. — Le ravin aux ossements. — Le Dagua.

La ville de Cartago est située par 78° 26' 48" de longitude ouest de Paris et 4° 45' de latitude nord, dans une plaine assez étendue, faisant partie de la grande vallée du Cauca, et sur les bords du rio de la Viéja.

1. Suite. — Voy. t. XXXIV, p. 1, 17, 33, 49; t. XXIV, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. XXXVII, p. 97.

De petites éminences de sable recouvertes de verdure varient le niveau général de la vallée. La rivière, qui coule encaissée entre des rives boisées, mesure environ cent mètres de largeur. Le rio Cauca est distant de cinq kilomètres.

L'ancienne Cartago, fondée en 1540, d'ordre de Robledo, par les soins de Suéro de Nava, s'élevait à

dix-huit kilomètres plus au nord, sur les bords de la petite rivière Otun. Les premiers habitants, à l'exception des indigènes, qui subirent le joug des conquistadors, furent les débris de l'expédition envoyée par Vadillo, gouverneur de Cartagène.

La translation de Cartago au point qu'elle occupe aujourd'hui s'effectua avant la fin du siècle dans lequel elle avait été fondée. Mais les Indiens du Choco, retirés dans les montagnes situées à l'ouest, livrèrent à leurs vainqueurs de nombreuses batailles, qui se terminèrent par la déroute de la population autochtone. En récompense de la bravoure de ses habitants, le roi d'Espagne autorisa la ville à composer ses armes d'un écu orné de trois couronnes et d'un soleil.

Pendant mon séjour à Cartago, vingt-huit observations barométriques, faites au niveau de la place San Francisco, le matin, à midi et le soir, m'indiquèrent une altitude supramarine de neuf cent quatre-vingt-neuf mètres soixante-treize centimètres, et une température moyenne annuelle de 24°,4. Les calculs de Boussingault lui avaient donné des chiffres très voisins, neuf cent soixante-dix-neuf mètres d'altitude et 24°,5 de température moyenne.

La population de Cartago et du district qui l'environne est de sept mille habitants environ, d'après un recensement fait il y a une quinzaine d'années. J'ignore si ce chiffre a augmenté depuis, mais on en pourrait douter, à l'apparence déserte des rues de la ville. Ces voies, larges et droites, avec le ruisseau au milieu, sont en partie pavées des cailloux roulés, bleuâtres, tirés du rio de la Vieja. Des *ladrillos* (carreaux de terre cuite) garnissent quelques trottoirs. L'herbe pousse partout et les ânes paissent en liberté sur les places.

Les maisons, pour la plupart bâties en pisé et couvertes en tuiles, ont parfois un étage dans la grande rue et sur la place San Francisco; les fenêtres, suivant l'ancienne mode espagnole, sont défendues par des grilles ventruées, et celles du premier étage ont un balcon ou *mirador*. Les autres habitations, également construites en adobes, avec poteaux d'huissierie d'un équarrissage élémentaire, servent de magasins aux *pulperas*, petites marchandes d'objets divers. Quelques maisons fermées (*casas claustradas*), à un étage, reproduisent le type des demeures aristocratiques de Bogotà, dont j'ai donné un plan et une description (864<sup>e</sup> livr., p. 51).

Les édifices sont rares. Sans parler d'une insignifiante maison de ville sur la plaza Mayor, on remarque les églises del Carmen, de la Matriz, de Nuestra Señora de Guadalupe et surtout de San Francisco. Celle-ci (voy. p. 113) faisait partie de l'ancien couvent de ce nom, dont les bâtiments servent aujourd'hui d'école pour le canton. On trouve à l'intérieur un grand dénûment, peu en rapport avec l'aspect extérieur de la tour carrée à trois étages, qui ne manque pas d'élégance.

Les faubourgs de Cartago, étendus au loin dans la plaine, sont coupés çà et là par des ruisseaux boueux,

à bords ravagés par les bestiaux errants. Une suite d'enclos, jardins primitifs et rians, au milieu desquels sont bâties des cabanes couvertes de feuilles de palmier, sont entourés de palissades de bambous entrelacés horizontalement entre des montants hauts de deux mètres.

La population de cette partie du Cauca est très mêlée. On n'y trouve plus, comme dans les provinces de l'est et du nord, un simple mélange du *chape-ton* (Espagnol né en Europe) et du *godo* ou créole avec l'indigène ou *criollo*, dont la descendance fournit ces métis de qualité, fiers de sentir un reste de « sang bleu » couler dans leurs veines. Le nègre a pénétré jusqu'au cœur du pays, imprimant profondément sa trace dans la population des classes moyennes et pauvres. Depuis longtemps la race aborigène a complètement disparu de la Cordillère centrale et de ses annexes; il faut atteindre les forêts du Choco pour la retrouver. Dans les nuances diverses que ces unions impriment sur l'épiderme des habitants du Cauca central, on ne pourrait constater la présence du ton chocolat ou bistre roux qui distingue les indigènes des régions que nous avons déjà parcourues. Ces variétés se rapprochent, au contraire, beaucoup plus des populations noires et créoles des Antilles.

Le *carate*, cette décoloration partielle ou panachure constitutionnelle de la peau, que nous avons déjà observée dans les *llanos* de San Martin (895<sup>e</sup> livr., p. 164), reparaît ici avec une grande intensité. Cette affection domine surtout chez les nègres, les mulâtres et les quarterons, chez qui elle élimine en partie le pigment noir; mais elle présente un peu plus rarement, dans le Cauca, ces tons bleuâtres, violacés ou jaunâtres que nous lui avons vu revêtir dans d'autres parties du pays.

Une autre infirmité, très commune sur plusieurs points de la Nouvelle-Grenade, est le goître ou *coto*. A Cartago, cette maladie est inconnue, et même les goitreux qui viennent y habiter s'y guérissent rapidement. On attribue avec raison cette vertu aux eaux du rio de la Vieja, qui empruntent leurs qualités iodurées sodiques à la saline de Burila, sur le rio de la Vieja, dans la Cordillère orientale.

La vie est facile dans cet aimable pays. Sous l'influence d'une température moyenne annuelle de vingt-quatre degrés<sup>1</sup>, les passions sont peu violentes, et les annales judiciaires enregistrent rarement des crimes en dehors de la politique. Le sol est fertile, le climat délicieux, sain, le moindre travail du sol assure la vie matérielle; que reste-t-il à désirer, pour des gens sobres, contents de peu, qui ont deviné instinctivement que « multiplier les jouissances, c'est augmenter les charges »?

Des lettres d'introduction m'avaient adressé, à Cartago, à don Joaquin Arango Palacio, qui voulut bien se constituer notre maréchal des logis. Nos mules

1. Les maxima que j'ai observés étaient de 29°,5 et le minimum de 19°,8.

furent envoyées dans un gras potéro sur le bord de la rivière. Les pauvres bêtes, boiteuses, écorchées, estropiées, avaient grand besoin de se refaire; la traversée du Quindío les avait réduites à l'état de squelettes. Pour loger mes caisses et installer mon atelier de dessiccation et de taxidermie, je louai une boutique en face de l'église principale, et mes collections s'étagèrent bientôt sur les gradins, à la place du sucre et de la chandelle.

Nous avons trouvé, dans la maison de la señora Féliza Arbelaez, une auberge où notre nourriture était assurée au prix d'une piastre par jour. Le premier repas, à huit heures, se composait d'une tasse d'excellent chocolat. A midi, un second déjeuner, composé d'œufs frits, de bananes rôties, de viande fraîche, de fruits et de *dulces* ou confitures, nous conduisit jusqu'à cinq heures, où le plat fondamental du Cauca, le *sancocho*, sorte de soupe épaisse composée de petits carrés de viande, de pommes de terre, de bananes et parfois de riz, tenait lieu de potage, d'entrée, de rôti et de légumes. Enfin, à neuf heures du soir, en guise de thé, une nouvelle coupe de chocolat mousseux, accompagné de petits carrés de fromage blanc et d'un grand verre d'eau pure, terminaient la journée.

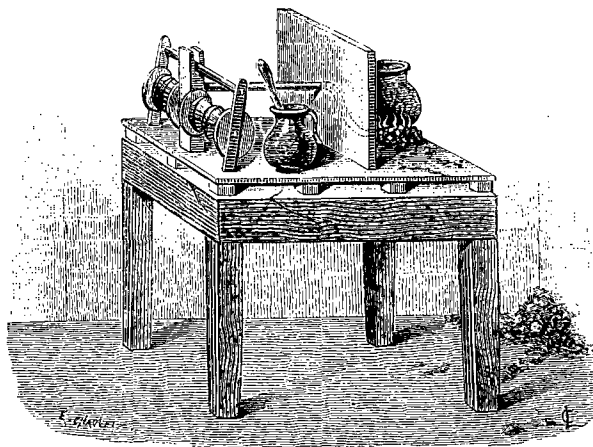
La señora Arbelaez habitait, dans un angle rentrant de la place San Francisco, une de ces grandes maisons construites pour les riches colons d'autrefois, d'apparence froide, claustrale, et que les jolis visages de ses trois filles ne parvenaient pas à égayer. Du matin au soir, dans les grands couloirs dallés, en partie occupés par les sacs (*surones*) de cacao entreposés pour être expédiés à Antioquia, les señoritas promenaient languissamment leurs longues robes de cotonnade et leurs alpargatas traînantes. C'est en vain qu'elles eussent cherché à échapper à l'ennui, si quelques garçons du voisinage n'étaient venus, de temps à autre, soupirer quelque sérénade près de leur fenêtre.

En errant dans les nombreux *cuartos* (chambres) de la maison, j'aperçus un singulier instrument, destiné à la coction rapide du chocolat. C'était un soufflet de la province d'Antioquia, nommé *fuella antioqueño*. Il se compose d'une planche placée sur champ et percée d'un trou au milieu. D'un côté sont quelques briques servant de foyer, sur lesquelles on place la bouilloire (*ollita*) et un feu de braise. Un tuyau de cuivre débouchant près de ce foyer passe dans le trou de la planche et communique avec la partie fixe sur

laquelle s'appuie un double jeu de soufflets. En les faisant mouvoir horizontalement par un mouvement de va-et-vient, qui détermine chez l'un l'aspiration de l'air, et chez l'autre l'expiration par le tube, on active le brasier, et en quelques minutes le chocolat est fait.

Notre vie à Cartago n'était pas dépourvue d'activité. L'emballage de mes collections du Quindío, la mise en ordre des notes, les récoltes d'échantillons minéralogiques de la contrée, la chasse aux animaux et aux plantes, le dessin, l'empaillage, quelques visites, ne me laissaient guère de répit. Dès le lever du soleil, la porte de la tienda s'ouvrait et le travail commençait. Les péons, Ignacio et Timotéo, allaient puiser à la rivière, dans de grandes gourdes en forme de poire, d'une capacité de vingt litres, l'eau nécessaire aux ablutions. Malheureusement ils s'attardaient souvent à bavarder avec les laveuses, et oubliaient patron, calebasse et toilette matinale. Il fallait alors acheter l'eau aux enfants du pays, qui, perchés sur un âne,

la transportent dans de longs bambous qui traînent presque à terre. Le spectacle de ce transport primitif était parfois très pittoresque (voy. p. 117), quand les porteurs d'eau devenaient caravane, l'un jouant du chalumeau, l'autre croquant une banane, celui-ci perché debout sur le dos de l'animal, celui-là entraînant ses compagnons dans une course folle où tous finissaient par tomber pêle-mêle, au milieu d'une mare formée par les bambous vidés dans la bagarre!



Soufflet d'Antioquia (*fuella antioqueño*) à Cartago.  
D'après un croquis de M. André.

Souvent j'allais prendre un bain matinal dans le rio de la Vieja, dont les eaux, à une température constante de vingt degrés, sont douces et limpides. Soit seul avec Fritz, soit avec notre voisin Próspero Isaza, un Antioqueño qui passait pour l'homme élégant de la ville et trônait majestueusement dans son comptoir d'articles d'Europe, nous allions nager à l'aise sous l'ombrage des *guavos* (*Inga*) ou des *cañas bravas* (*Gynerium saccharoides*) en fleur.

Dans la rivière, au bas de la ville, près de gigantesques céibas, une troupe de lavandières offrait chaque matin une scène bizarre, amusante, très animée. C'était le lavoir dans sa primitive expression. Sur de gros rochers arrondis par les eaux, à demi émergés, de vigoureuses commères, dans l'eau jusqu'à mi-corps, les jupes ramenées entre les jambes et liées sur les hanches, frappaient leur linge à tour de bras, sans battoir, à la main ou avec un caillou. Cet exercice violent dérangeait vite la chemise, qui glissait de leurs épaules et écouvait une série de

torses où les peintres eussent trouvé de beaux modèles. J'avais découvert un vieux nègre nommé Pédro, qui habitait l'ancienne Cartago, à quatre lieues de là, et qui m'aidait à récolter les orchidées que j'envoyais en Europe. Il avait autrefois accompagné les collecteurs de plantes Wallis et Rözl dans les provinces d'Antioquia et du Cauca, et les moindres *trochas* (sentiers) lui étaient familières.

Rentré à la maison pendant que les emballages se préparaient, je procédais au dessin des plantes, opération qui excitait vivement la curiosité des passants. Tous les *lazzaroni* de la ville venaient flâner près de notre porte. Peu à peu ils pénétrèrent dans l'intérieur et s'installèrent debout, silencieux, des journées entières, à regarder ces êtres singuliers, venus de si loin pour sécher, dessiner et emballer les herbes, les insectes et les cailloux de leur pays. Cette curiosité, quelquefois gênante, était souvent accompagnée de prévenances, de petits soins touchants. Chaque enfant qui trouvait une belle fleur et un insecte brillant l'apportait aux *caballeros extranjeros*. C'était tantôt un serpent, un lézard, un oiseau tué à coups de fronde ou de bodoquéra, tantôt un kinkajou (*Potos caudivolvulus*) qui avait été pris dans la forêt au bord du rio, occupé à se repaître des fruits du *madroño*. Les fruits du pays abondaient à la tienda : mammeyès à écorce grise, goyaves, nispéros bruns, chirimoyas crémeux, guanabanas de la grosseur d'un cœur de bœuf, noix de coco, chontaduros, calebasses, guamos, avocats ou curas, nommés aussi beurre végétal, mangues, oranges, badéas, cédrats, *madroños* savoureux, gousses de cacao, etc. Une certaine quantité de ces fruits fut enfermée dans des boîtes de zinc remplies d'étoupe et d'alcool, et expédiée en Europe par Manizales, Honda et le Magdalena.

Les femmes de Cartago font d'assez jolies broderies multicolores au tambour, comme nous l'avons vu à Salento. Les chemises des jours de fête, unique vêtement en usage, ouvert largement sur la poitrine et serré à la ceinture par un simple cordon, sont ornées de ces broderies, ainsi que les images de sainteté et les vêtements sacerdotaux. Un matin je reçus la visite d'une voisine qui m'amena sa fille, une jolie brunette de quatorze ans, auteur de quelques dessins naïfs qui dénotaient un certain sentiment de la couleur. Elle venait me demander des leçons d'aquarelle et s'informa en tremblant de « mon prix ». J'habitais une boutique, c'était sans doute pour vendre « mes produits ». Elle fut contrariée de mon refus, mais je ramenai le sourire sur ses lèvres après lui avoir fait présent de quelques enluminures d'Europe.

J'allais de préférence herboriser ou chasser sur la rive droite de la rivière, couverte d'un bois épais et magnifique, dans les plantations de cacao. Une partie de pêche fut organisée, mais n'aboutit à aucun résultat, les eaux iodurées salines du rio de la Vieja étant absolument léthifères pour le poisson.

A quelques kilomètres de la ville, les collines de

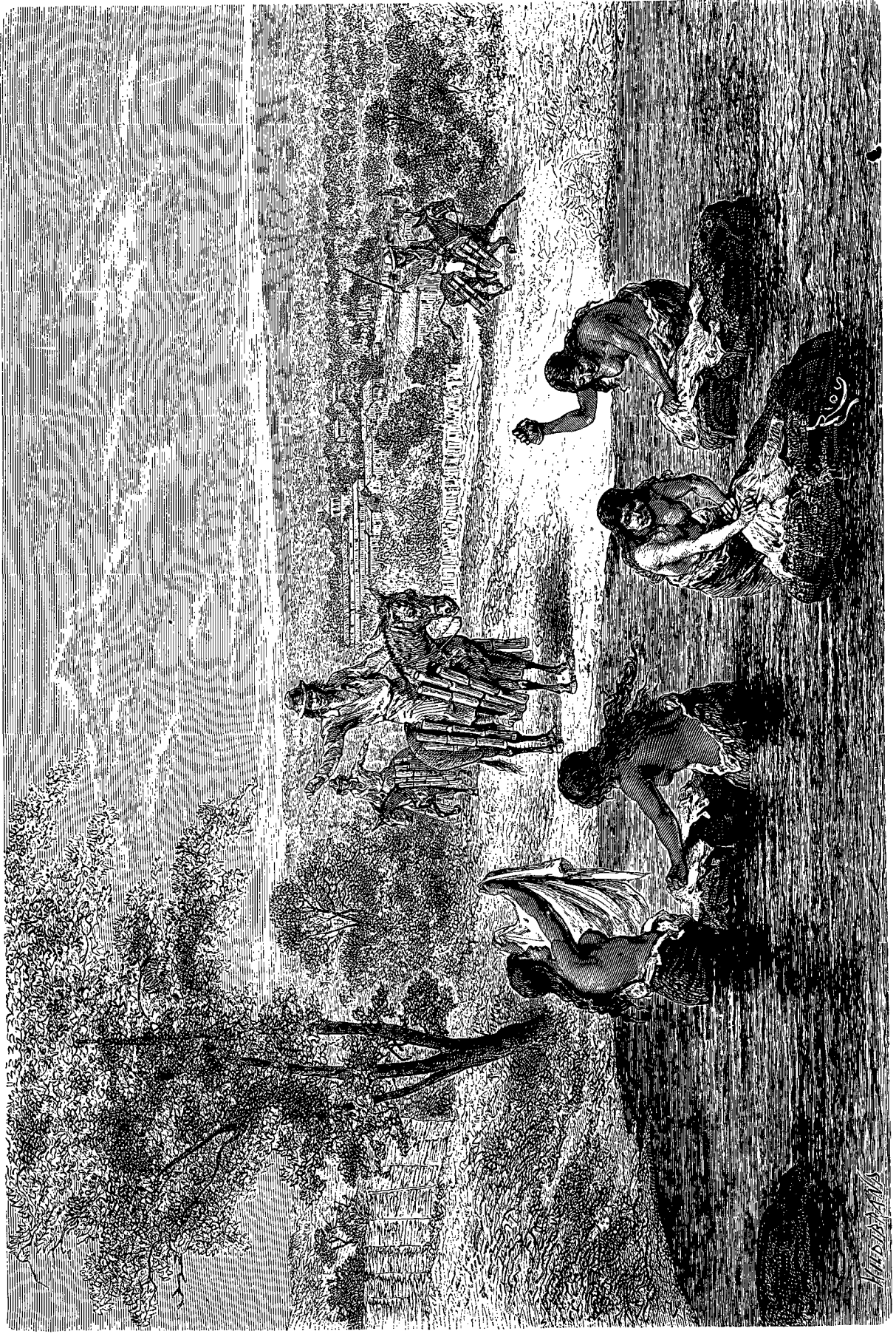
sable sont régulièrement stratifiées en couches légères, parfois en forme de tuf roux, ferrugineux. Un matin que j'étais monté sur l'un de ces monticules, d'où l'on jouit d'une belle vue sur Cartago et ses environs, j'assistai involontairement à une scène curieuse. Plusieurs fois j'avais entendu parler du respect des vautours urubus pour celui qu'on appelle *rey* ou vautour royal (*Sarcoramphus Papa*). J'eus là une confirmation du récit qui m'avait été fait. Le cadavre d'une vache, tuée accidentellement, s'était couvert d'une nuée de ces vautours (*gallinazos*) qui le déchiquetaient avec rapidité. Tout à coup, un point noir parut au zénith. Un des rapaces fit entendre un cri guttural. Instantanément toutes les têtes se levèrent vers l'ennemi signalé, qui grandissait à vue d'œil. En moins d'une minute, les oiseaux, pleins de terreur, s'étaient rangés en cercle à distance respectueuse, et le « rey » fondait, rapide comme l'éclair, sur les entrailles fumantes de la victime. Je distinguais, dans l'acharnement avec lequel il se vautrait dans ce festin royal, les plumes blanches de son dos, son cou rouge et les caroncules de son collier bleu. Il mit une demi-heure à se rassasier complètement, sous les yeux de sa cour, qui ne revint à la curée que lorsqu'il eut repris majestueusement son vol dans les airs.

Neuf jours s'étaient écoulés depuis notre arrivée à Cartago. Les mules s'étaient rétablies tant bien que mal; avec un chemin ferme elles pouvaient atteindre Cali. Le 25 mars, à neuf heures et demie du matin, nous prenions congé de nos amis les Cartaginois d'Amérique, et je donnais la route au plein sud.

Le chemin de Cartago à Cali, sur la rive droite du Cauca, suit à quelques kilomètres le cours de ce fleuve, encaissé dans les herbes et constamment hors de vue. Les collines derrière lesquelles coule le rio de la Vieja, d'abord assez proches, s'éloignent, en gagnant de hauteur, vers la sierra de Calarma, contrefort de la Cordillère centrale qui abrite dans ses flancs la saline de Burila<sup>1</sup>. D'abord le sol, sablonneux, perméable, fournit un marcher sûr. C'était plaisir de voir notre caravane défilier gaiement, les arrières faisant claquer leur fouet, courant d'une mule à l'autre, ici redressant une charge, là serrant un réjo, cueillant une feuille de bananier pour abriter du soleil le kinkajou qu'ils ont nommé Pédro en mémoire du nègre du Cartago, chantant, jurant et riant à la fois, pleins d'ardeur et de bon vouloir.

A Venta quemada (l'auberge brûlée), près d'une cabane de bambous dominant la *loma*, et auprès d'un *cañafistolo* (*cassia*) couvert de ses longues gousses noires (voy. p. 118), quelques indigènes avaient installé une fabrication de ficelle (*cabuya*). La cabuya est faite au moyen de la filasse (*pita*) du fourcroya (*Fourcroya longæva*), qui abonde dans la région tempérée-chaude, et parfois aussi avec celle des agavés

1. Le sel de Burila, que l'on n'exploite plus guère aujourd'hui, contient, au dire de Liborio Zerda, quatre-vingt-douze centièmes de chlorure de sodium.

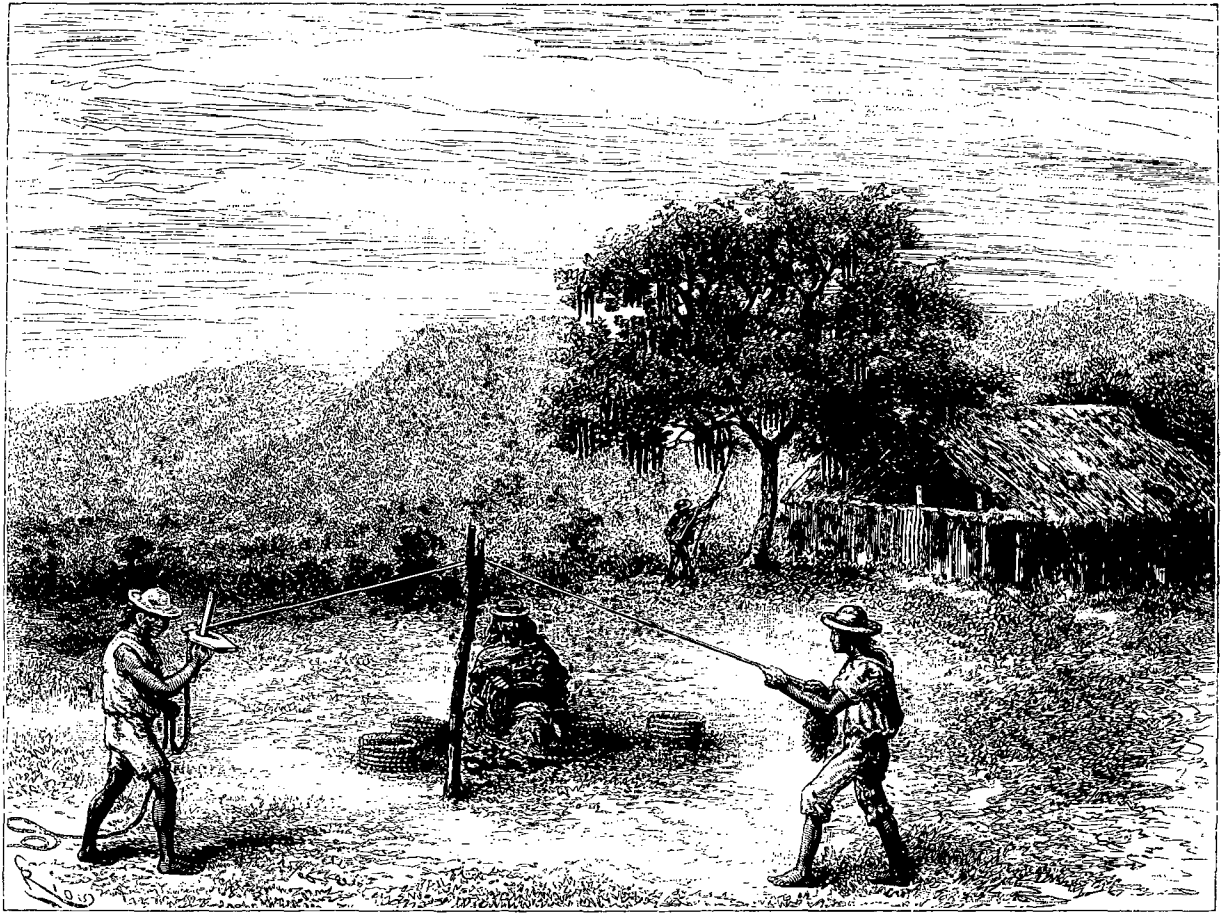


Les porteurs d'eau (aguadores) et les lavandières de Cartago (Cauca). — Dessin de Riou, d'après les croquis et une photographie de M. André.



de diverses espèces. Après avoir battu les feuilles, on sépare cette filasse en les frappant sur un peigne de fer fixé à un billot de bois. Elles sont ensuite la-

vées, blanchies à la rosée, et liées en poignées pour être filées. Les deux hommes près desquels je m'étais arrêté pratiquaient cette dernière opération de



Fabrication de la « cabuya », ficelle de *Foureroya*, près de Cartago (Cauca). — Dessin de Riou, d'après le croquis de M. André.

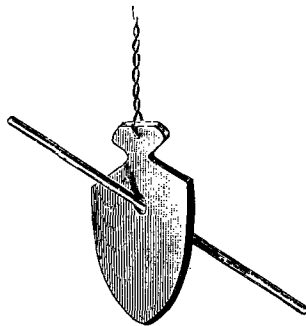
la manière la plus primitive. Le premier tenait la *pita* autour de sa ceinture et la filait à reculons, pendant que le second, après l'avoir passée sur la fourche d'un poteau-chevalet, la tordait au moyen d'une petite filière ou raquette (*garretilla*) à laquelle il imprimait un mouvement rapide de rotation, remplaçant ainsi, par cet appareil portatif, le rouet fixe de nos cordiers. L'excellente ficelle ainsi produite est brassée d'abord par une femme ou un enfant, et dévidée, sur un touret, en pelotes qui se vendent un *cuartillo* ou un *medio* (douze à vingt-cinq centimes) suivant la grosseur, ou tordue en corde.

La route s'allongeait sous nos pas, dans un paysage un peu nu, couvert de maigres buissons de crotons et de césalpinées. Ça et là, une flaque d'eau nous montrait des pistias et des pontédériacées diverses, que le Cauca avait oubliées en se retirant, après ses débordements annuels. Un oiseau singulier, gros comme

une oie, à cou blanc, à pattes rouges, et dont le nom de *co-clí* est une onomatopée, promenait gravement, près de nous, sa lourde démarche, et, de son long bec crochu, il déterrait adroitement les vers dont il fait sa nourriture. Sur le sol desséché, les arbres ne présentaient qu'un maigre feuillage, attendant la saison des pluies pour reverdir. Cependant un grand nombre étaient couverts d'une orchidée superbe que j'ai eu l'heureuse fortune de décrire le premier<sup>1</sup> et qui épanouit, dans l'enfourchement des grosses branches, ses périanthes roses, blancs ou lilas, à la belle pourpre taché de jaune.

Successivement les québradas de Saragoza, de las Piédras, de Péladillo et de la Ména avaient été franchies sans encombre. Nous approchions de Naranjo, lorsqu'un incident nous menaça de suites fâcheuses. Une

1. C'est le *Cattleya chocoensis*, Linden et André, décrit dans *l'illustration horticole*, 1873, p. 43.



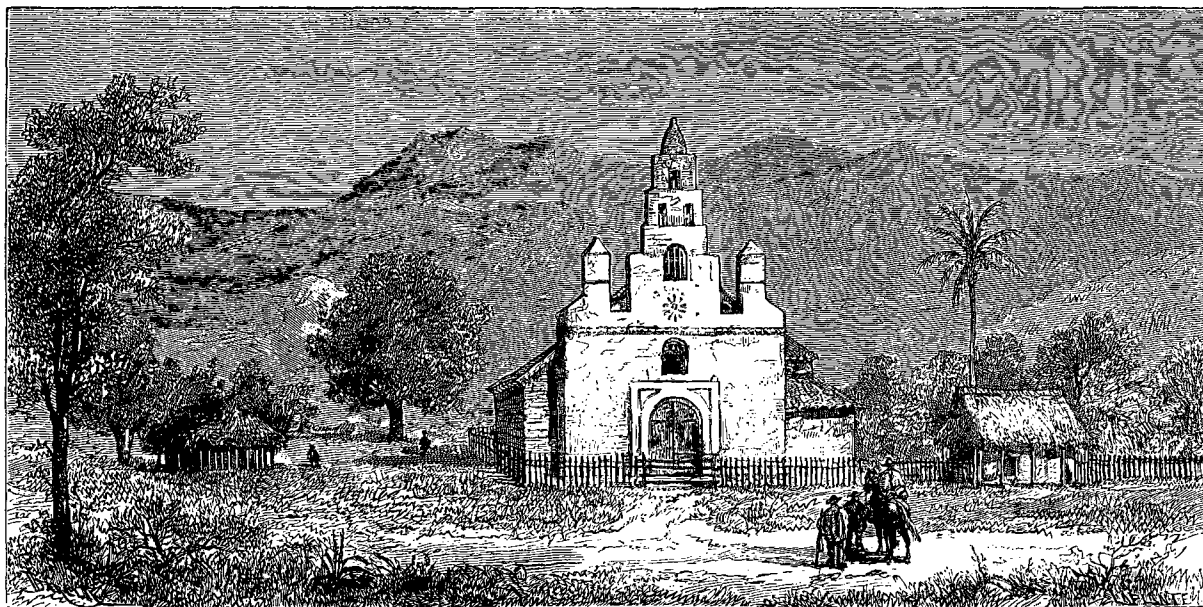
La *garretilla*, filière pour la fabrication de la ficelle (Cauca). — D'après un dessin de M. André.



méprise, survenue dans le choix du vrai chemin, avait fait embourber plusieurs de nos mules. Pendant que nos péons, Timotéo et Ignacio, les rechargeaient, j'avais pris l'avant et j'essayais, à cent mètres de là, de capturer un gros nid de guêpes cartonnières. Mon poncho sur la tête, je m'avançais armé d'une gâule, lorsque j'entendis de grands cris. Les deux péons, dont l'inimitié grondait sourdement depuis quelque temps, étaient devenus en un instant les deux frères ennemis, sous le prétexte futile d'une dissidence dans leur mode de chargement. Ces Étéocle et Polynice bogotains avaient dégainé leurs machetés et s'étaient rués l'un sur l'autre. Ils allaient se tuer. J'enfourchai ma mule et accourus au galop;... mais Fritz, qui venait à quelques pas derrière eux, m'avait déjà devancé. Il se jeta bravement entre les combattants, que la rage rendait livides, et à grands coups de fouet il les sé-

para sans leur donner le temps de se reconnaître. Puis, sans se départir de sa gravité habituelle, il leur ordonna froidement de se relever, de recharger la mule en hâte, et il les fit marcher devant lui, tout pe-nauds, en les menaçant de leur brûler la cervelle s'ils recommençaient. Cet exemple exerça la plus salutaire influence sur le reste du voyage.

La querelle des arriéros et d'autres retards nous avaient fait perdre l'espoir d'arriver à la Victoria avant la nuit; il fut décidé que nous camperions à Naranjo. El Naranjo, dont le nom signifie « l'orange », est à la tête d'un district qui compte environ deux mille habitants. J'ai trouvé son altitude de neuf cent soixante-cinq mètres cinquante et sa température de vingt-cinq degrés. Le terrain d'alentour est légèrement ondulé, couvert de prairies sèches que l'on brûle pour renouveler l'herbe et de quelques bou-



Eglise de Sarzal (Cauca). — Dessin de Barclay, d'après un croquis de M. André.

quets de bois grêles et peu étendus. Les cases sont toutes bâties de bambou, qui abonde dans le voisinage du Cauca, où il rend les plus grands services. Sur ces prairies courtes ou savanes, un arbre particulier, épineux, croît en abondance. C'est le *suribio*, sorte d'Inga, qui atteint six à dix mètres de hauteur et se couvre de jolies houppes de fleurs blanches odorantes. Il leur succède des gousses rondes, qui à leur déhiscence se révolent en dehors et laissent pendre des graines noires enveloppées d'un arille écarlate.

Le lendemain matin, dès l'aube, nous étions à cheval. La contrée, pendant quelques lieues, se distinguait par les éminences de sable, qui atteignaient une centaine de mètres, tandis qu'auprès de Cartago elles n'en avaient que dix ou vingt. Nous reconnûmes au passage les québradas del Pédernal et de los Micos. Des grès injectés de fer avaient roulé de la

Cordillère et se montraient à demi enterrés. Avant d'arriver à la Victoria, village situé à neuf cent quatre-vingt-dix-huit mètres d'altitude, le sol devint de plus en plus aride. Pressés de fournir une vigoureuse étape pour réparer le temps perdu la veille, nous poursuivîmes notre route, traversant le lit desséché des québradas Honda et de las Lajas, sous un soleil de plomb, la gorge en feu, à peine rafraîchis de temps à autre par une orange abattue à notre intention par quelque hacendéro compatissant.

A trois heures de l'après-midi nous passions devant Sarzal (mille vingt-cinq mètres), dont l'église, au centre d'un enclos entouré de palissades de bambous, me parut mériter un rapide croquis. La chaleur était de trente-deux degrés cinq, et la réverbération de la lumière devenait pénible. Sur les lomas jaunes comme des blés mûrs, grimpaient quelques chèvres blanches. Le bruit des cigales, le froissement des feuilles par

les serpents ou les lézards, étaient les seuls bruits perceptibles dans cette nature torrifiée.

La nuit nous prit dès que nous eûmes traversé la quebrada de las Cañas, non sans avoir été précédée d'un splendide coucher de soleil. Les forêts qui couvraient les flancs de la Cordillère occidentale avaient déjà disparu sous un voile bleuâtre. Au-dessus d'elles, les masses profondes des nuages de pourpre et d'or, éclairés en dessous par les feux de l'astre s'abimant dans les flots du Pacifique, se détachaient en vigueur sur l'azur profond du ciel. Leur reflet embrasait tous les sommets opposés de la Cordillère centrale. Dans la vallée, déjà couverte d'ombre, où nous cheminions silencieux, les bruits s'éteignaient un à un avec les dernières lueurs du jour. Sur le bord des bois qui frangeaient la savane, de grosses tourterelles volaient dans les branches et faisaient entendre leur gémissement plaintif. Le *tapa-camino*, sorte d'engoulevent aux longues caudales, se posait sur le chemin, s'enlevait, à notre approche, d'un vol bas et irrégulier et revenait avec obstination<sup>1</sup>. Le concert des alouates commençait, et les rugissements des jaguars répondaient au loin, dans les profondeurs inconnues des montagnes. Puis, tout s'endormit dans l'obscurité, et il ne resta plus que notre caravane, marchant d'un pas égal dans ce grand silence, guidée par l'unique péon auquel nous

avons confié notre sort. Enfin la rivière de la Paila fut reconnue. Le gué était sûr; les mules le traversèrent avec de l'eau jusqu'à la selle. A sept heures et demie du soir, après dix heures d'équitation, nous entrions dans la maison de don Manuel Triana, pour faire un souper médiocre, mais nous jeter avec volupté sur la peau de bœuf qui nous servit de lit et où nous ne fîmes qu'un somme jusqu'au lendemain matin.

Les rives du rio de la Paila sont ombragées, fleuries, hantées par de nombreux oiseaux aquatiques. Au lever du soleil, le bain y est d'une fraîcheur délicieuse. A sept heures du matin, le 27 mars, le thermomètre marquait vingt-trois degrés; la température de l'eau différait à peine de celle de l'air ambiant. La grande Ipomée blanche de Colombie (*Calonyction macrantholeucum*) suspendait aux arbres ses longs festons,

1. Son nom scientifique est *Hydropsalis segmentata*.

et dégageait de suaves effluves; quelques tiges charnues de vanille (*Vanilla planifolia*) se tordaient sur les branches. Au nord, une coupure de la forêt, sous laquelle passait le chemin, semblait une avenue de parc ombragée d'arbres séculaires, admirablement éclairée par le soleil levant. Une eau limpide murmurait sur un fond de gravier argenté. En face de moi s'ouvrait l'arc d'un pont de bambou, d'une construction pittoresque et charmante, dont je pris le dessin. Le paysage était de ceux dont le souvenir est resté parmi les plus douces impressions de mon voyage.

Dès que nous eûmes quitté le toit de Manuel Triana, le paysage aride de la veille reparut, mais cette fois avec des alternatives de buissons desséchés et de verts pâturages où de nombreux bestiaux erraient en liberté. On sentait une contrée où l'industrie de l'homme commençait à aider sérieusement le travail de la nature. D'autres changements se montraient d'ailleurs dans la configuration du sol, principalement

sur les hauteurs. Toutes les pentes de la Cordillère centrale étaient plus vertes et plus également boisées que celles de la Cordillère occidentale, dont les parties dénudées, les terrains chaudement colorés variaient les lointains aspects.

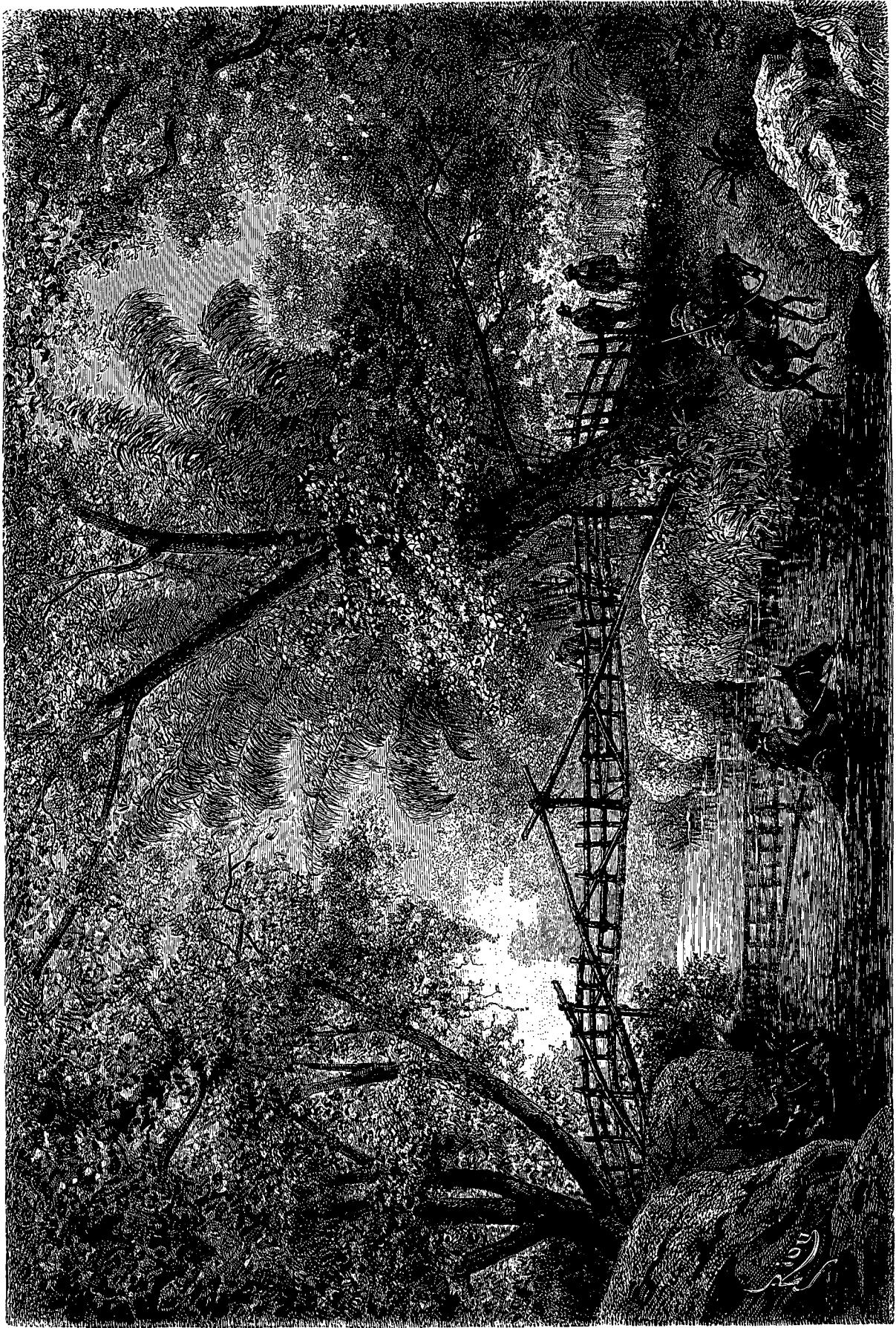
Dès que j'eus dépassé les quebradas de Guavito et de Murillo, une singulière région botanique, presque entièrement composée de myrta-

cées, s'offrit à mes regards. Les goyaviers sauvages jonchaient le sol de leurs fruits; des eugénias, couverts de baies noires comestibles, attiraient un nombre prodigieux d'oiseaux et d'insectes aux brillantes couleurs.

Une population de guêpes et d'abeilles sauvages avait élu domicile sur tous les arbres. Leurs nids innombrables offraient toutes les dimensions et toutes les formes. Il y en avait de gros comme un œuf de poule ou comme un pain de sucre. Les uns étaient coniques ou cylindriques, d'autres fusiformes, sphériques, ovoïdes, à étages imbriqués comme les volants d'une robe de bal, ou lisses comme du papier. Leur couleur variait du blanc grisâtre au gris foncé ardoisé, au roux et au jaune d'ocre. Pour un naturaliste, c'était le supplice de Tantale; il eût suffi d'étendre la main pour détacher ces nids. Mais les insectes faisaient bonne garde; à la moindre attaque, ils eussent fondu avec fureur sur l'imprudent, et lui, ses péons et ses



Le *tapa-camino* (*Hydropsalis segmentata*). — Dessin de Valette, d'après un spécimen rapporté par M. André.



Le pont de bambou du rio de la Paila (Cauca). — Dessin de Ricou, d'après l'album de M. André.

mules eussent été lardés en un clin d'œil de mille coups d'aiguillon.

Après avoir passé Ovéro, on rencontre San Vicenté, village situé sur une *meseta* (table), ou portion de terrain en pente légère, entre le rio de Buga-la-Grande et la quebrada Folléco, à mille soixante-seize mètres d'altitude. La population, qui atteint deux mille âmes, dépend de la ville de Tuluá, mais elle s'est enrichie et réclame aujourd'hui son indépendance communale. Le terrain doit sa fraîcheur permanente au sous-sol argileux, qui supporte une épaisse couche végétale. Toutes les maisons du village sont bâties en bambous hourdés de torchis, proprement enduites à l'intérieur et entretenues avec soin. Avec l'argile, on fait des briques et des tuiles, dont l'emploi se généralise et donne à cette petite colonie un aspect de bien-être et de gaieté. Une église manquait; une souscription fut ouverte, et en peu de jours elle produisit quinze mille piastres (soixante-quinze mille francs), qui furent placées entre les mains d'un constructeur de Tuluá, avec ordre d'élever le temple au plus vite. Quand je passai à San Vicenté, le porche en brique était élevé, et l'on dressait les colonnes en bois de la nef. La longueur de l'édifice était de vingt-cinq mètres, et la largeur de treize mètres trente centimètres. Les

murs latéraux, bâtis en terre jusqu'à la hauteur du toit, étaient épais de soixante centimètres et appuyés par des contre-forts intérieurs. La construction devait être prochainement livrée au culte. Ainsi, en peu d'années, cette industrielle localité a vu sa population se décupler et s'enrichir par le travail.

On entre dans la ville de Tuluá par une suite de chemins fangeux, près de la rivière torrentueuse de ce nom, que l'on franchit sur un pont de bambou praticable pour les seuls piétons. Les mules doivent passer à la nage. Tuluá est de fondation ancienne, mais d'une date inconnue. On sait seulement qu'elle était déjà érigée en paroisse à la fin du siècle dernier (1794). Le nombre des habitants du district atteint quatre mille. Je trouvai l'altitude égale à mille onze mètres, et la température de vingt-quatre degrés. Auprès de la ville, la vallée se resserre, et la Cordillère présente des rochers escarpés, presque inacces-

sibles, dans lesquels les anciens Indiens pijaos avaient établi leurs retraites. C'est de là que, sous la conduite de leur cacique Calarca, ils venaient harceler les conquistadorès et les empêcher de s'établir dans la contrée, jusqu'à ce que, la mort ayant enlevé leur chef, ils furent réduits à merci et enfin exterminés.

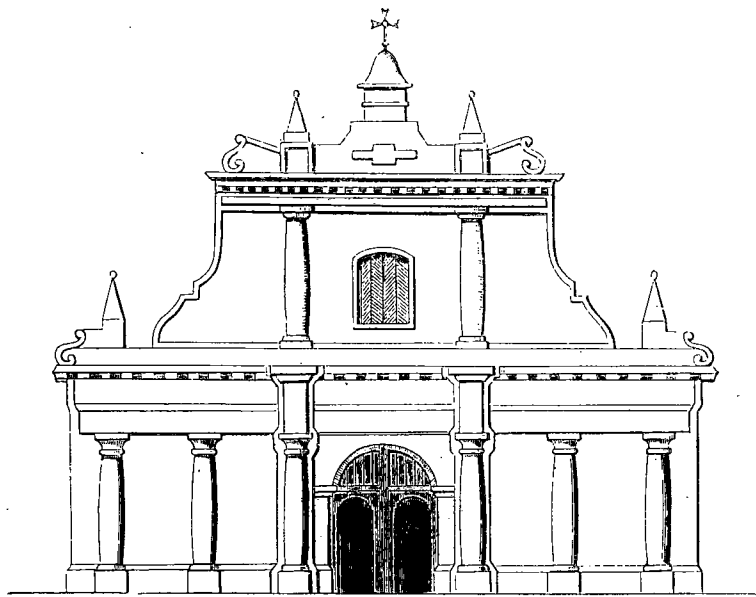
Les rues de Tuluá sont larges; les maisons sont spacieuses et bâties à la manière espagnole. Un grand nombre possèdent un étage avec balcon intérieur donnant sur le patio. La place publique, immense, couverte d'herbe, n'offre de caractère saillant que l'église de la Matriz, dont notre croquis linéaire montre la façade, conçue dans ce style bâtard si commun dans les premières œuvres des missionnaires américains.

Les habitants de Tuluá ont domestiqué deux volatiles indigènes, qui mériteraient d'être introduits dans

les basses-cours de l'Europe, en raison de la finesse de leur chair. Le premier, nommé *guacharaca*, ressemble au dindon; sa taille est à peu près celle d'une poule, et on l'hybride facilement avec le coq andalous. Son plumage est gris verdâtre; sur le cou, les plumes se panachent de gris clair, et une huppe de même couleur surmonte la tête. J'ignore son nom scientifique. Le second, dont j'ai pu me procurer deux exemplaires mâles, est un palmipède de la

taille d'un jeune canard, mais avec le port élané d'une sarcelle ou d'une bernache. A Tuluá il a reçu le nom d'*iguasa*. C'est le *Chenalopez jubata* des ornithologistes. La tête, le cou et la gorge sont d'un blanc satiné; le dos est roux clair, ainsi que le ventre; la queue est noire, de même que les ailes, dont la partie moyenne se colore d'un beau vert métallique.

De Tuluá à Buga, les lomas sèches se couvrent de mimosas (*Acacia Farnesiana*) aux fleurs jaunes odorantes. La chaleur fait sentir ses effets torrides. De distance en distance une hacienda se révèle au loin par la présence d'un gros céiba à tête arrondie. Les palissades ne sont plus faites de bambous entrelacés, mais séparés en deux et liés à des poteaux également refendus, et non aplatis en forme de planches. Pour la première fois depuis Tocaima, je retrouve les haies de bromélias. Le mancenillier abonde dans les bos-



Façade de l'église de Tuluá (Cauca). — D'après le croquis linéaire de M. André.

quets, au milieu de grandes composées arborescentes. Les pâturages nourrissent des bestiaux par milliers. Le mouton mérinos espagnol à grande laine noire commence à se montrer, mais sa nuance native est déjà affaiblie et passe rapidement au ton roux clair. Des chèvres à poil blanc errent dans toute la région.

En approchant de la ville, les jardins se multiplient. Des arbres fruitiers, palmiers, cocotiers, sapotilliers, émergent de toutes les clôtures. Des perchoirs de bambous, bizarrement construits, bordent le chemin (voy. p. 124). La canne à sucre, le bananier forment de petits champs où s'élèvent aussi les anones (*Anona muricata*). Chaque maison est couverte en tuiles; une argile rouge, abondante, dont on voit les « emprunts » dans les montagnes voisines, fournit la matière, et a donné naissance à la fabrication des poteries assez estimées de Buga.

La Cordillère s'est rapprochée; des escarpements de roches arénacées, d'un jaune rougeâtre, se dressent auprès de la vallée. Le maïs prend des proportions inusitées; il forme ici la base de la nourriture, sous forme de pain, de bouillie, d'arépas et de chicha. La variété cultivée à Buga produit des épis énormes, compacts, à grains serrés, blancs, translucides, enveloppés dans des bractées d'un beau violet foncé. C'est une variété précieuse, digne d'être introduite en Europe.

Le chemin s'est graduellement élargi; sa largeur est de trente mètres en entrant dans les faubourgs. Des mules ou des ânes transportent le bois à brûler sur des bâts commodes et bien équilibrés, dont l'usage n'a pas encore prévalu pour

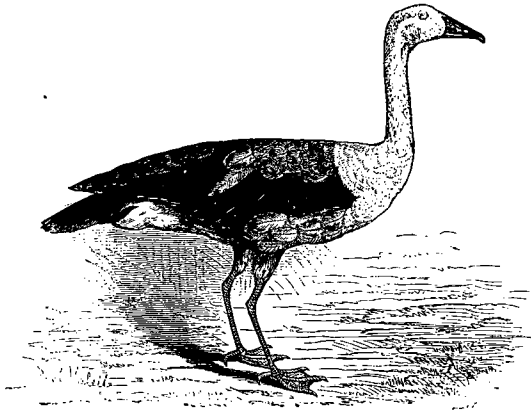
le chargement ordinaire des mules en Colombie. Nous entrons dans la ville. Des ruisseaux abondants coulent dans les rues, provenant des canaux d'irrigation qui entretiennent les rivières voisines et fertilisent le sol des jardins de Buga. Ces eaux proviennent du rio de las Piedras, qui se jette dans le Cauca à une distance de cinq kilomètres.

La fondation de Buga remonte à 1570. Elle fut ordonnée par le gouverneur de Popayan, don Alvaro de Mendoza, pour remplacer un village situé préalablement dans la vallée del Chinché, au pied de la mon-

tagne dite Pan de Azucar, où le capitaine Domingo Lozano s'était retiré avec ses compagnons après avoir vaincu les Indiens pijaos.

La ville nouvelle reçut d'abord le nom de Guadalajara, puis de Nuéva Galicia, mais ces noms firent place à celui de Buga, qui est resté depuis. Un tremblement de terre a désolé la région le 9 juillet 1766, et un certain nombre des couvents de moines qui avaient été bâtis à Buga ne se sont pas relevés de leurs ruines. La population atteint aujourd'hui six mille six cents habitants. J'ai trouvé mille cinquante-deux mètres d'altitude à la plaza et vingt-quatre degrés de température moyenne.

La monotonie de la vallée du Cauca commençait à me fatiguer. J'étais venu, moins pour constater l'état de la civilisation généralement stationnaire de cette partie du pays, dont l'agriculture est presque entièrement réduite au système pastoral, que pour étudier les productions naturelles dans les régions encore peu explorées. Je me décidai donc à me séparer de mes compagnons à Buga et de faire une pointe vers



L'iguasa de Tuluá (*Chenalopex jubata*). — Dessin de Valette, d'après l'exemplaire rapporté par M. André.



Gardeuse d'iguasas, près de Tuluá (Cauca). — Dessin de Riou, d'après M. André.



l'ouest, en franchissant la Cordillère occidentale pour explorer la pittoresque vallée du rio Dagua, sur le versant du Pacifique. De cette façon, j'aurais observé les aspects différents des trois grandes chaînes des Andes dans la Nouvelle-Grenade. Je donnai des instructions à Fritz et à Jean pour suivre la route ordinaire par Cerrito et Palmira, avec le reste de l'expédition. Ils devaient se reposer à Cali, en attendant mon retour. A six heures et demie du matin, le 29 mars, je mis le cap vers l'ouest, accompagné de mon péon Ignacio, et je gagnai le Cauca en traversant la ville et les chemins bordés de mararayès (*Martinezia caryotæfolia*) et de citronniers en fruits qui la prolongent jusqu'au bas de la vallée. Audessus de ma tête, de grandes érythrines, de cent pieds de haut, servaient de demeure à une colonie de hérons blancs familiers (*garzas*), dont les nids abondaient au sommet des branches.

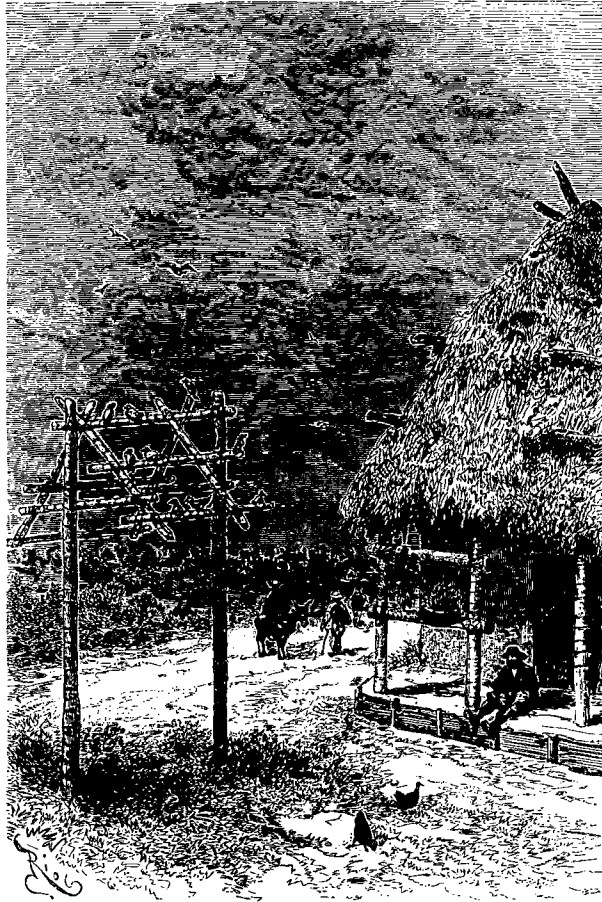
Au bord du fleuve, je trouvai la trace d'une industrie peu commune, révélée par la présence d'un bac installé récemment et fonctionnant à souhait. Ce bateau plat, bien construit, étanche, long de douze mètres, large de trois, hélé par une corde sur laquelle une poulie glissait par l'effort de l'eau combiné avec le gouvernail, nous conduisit en quelques minutes à la rive gauche. Pendant le trajet, le paséro m'apprit que le bac et ses câbles avait coûté neuf cents piastres faibles (trois mille six cents francs), et que l'entreprise serait assez fructueuse, si le chemin de la rive gauche à Yotocò ne se transformait en une mer infranchissable après les crues du Cauca. Il me fut facile, hélas! de m'en assurer. Pendant plusieurs kilomètres, il fallut sauter de bourbier en bourbier, traverser des bras de rivière sur des troncs d'arbres pour arriver au sol ferme, où une cabane de bambous, faisant partie d'un puéblécité nommé Médiacanoa, nous fournit de quoi réparer momentanément nos forces avec quelques gouttes d'anisado. L'altitude du fleuve dans les basses eaux, mesurée au niveau du bac, me donna neuf cent quarante-huit mètres en cet endroit.

Nous étions sur la rive gauche du Cauca, au pied même des cerros de la Cordillère occidentale, dont les rochers affleuraient le sol et prétaient au paysage un aspect très différent de la plaine sableuse de la rive droite. La végétation était pauvre et le seul arbuste qui variait la nudité des pelouses desséchées était une jolie verbénacée à feuilles rugueuses et à fleurs bleues, le *Petrea volubilis*, que les indigènes nomment jasmin bleu (*jazmin azul*).

A Yotoco, misérable village de quelques centaines d'habitants, situé sur un champ aride, à une altitude de neuf cent quatre-vingt-un mètres, je constatai

la présence d'un arbrisseau couvert de charmants bouquets de fleurs jaunes et de baies couleur d'ivoire, dont les femmes du pays se servent, sous le nom de *milluyo*, pour amidonner le linge.

Le Cauca se divise en deux bras un peu au-dessus du Yotoco, et les pentes escarpées de la colline, formées de schiste feuilleté, s'arrêtent brusquement au-dessus des terrains inondés et couverts d'une puissante végétation aquatique. C'est près de là que se trouve la hacienda de Hatoviéjo, où je trouvai le majordome, Juan Bautista Quierdo, prêt à me donner des renseignements que je résumerai plus loin dans un coup d'œil d'ensemble sur l'agriculture du Cauca. Jusqu'alors, j'avais suivi le pied des collines sur un terrain brûlé, où la seule végétation herbacée était le basilic (*Ocimum*



Un perchoir en bambou (voy. p. 123) près de Buga (Cauca).  
Dessin de Riou, d'après le croquis de M. André.

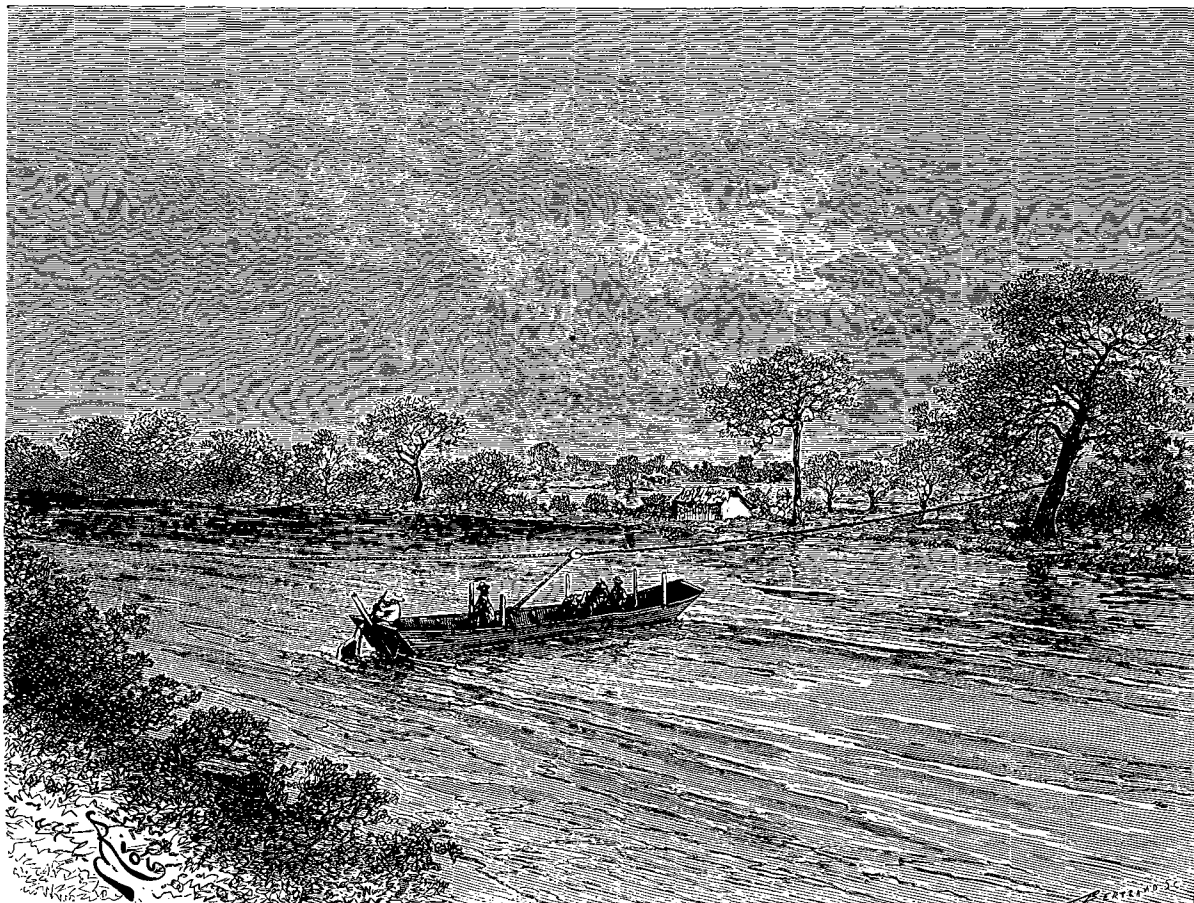
*Basilicum*), que je fus fort surpris de trouver là complètement naturalisé. Il fallut tout d'un coup descendre jusqu'au niveau du fleuve; une barrière de schiste infranchissable avait rejeté le sentier brusquement sur le thalweg de la vallée. J'y trouvai l'occasion de noter un des aspects les plus saisissants de la nature inter-tropicale. Une forêt épaisse s'étendait sur plusieurs kilomètres, dans un sol entièrement submergé par des eaux noires, tachées de rouille, comme celles de certains lacs ou igarapés du Brésil. L'effet des grands troncs d'arbres, de trente mètres de hauteur, noirs et luisants, sur ce miroir d'acier, était fantastique, dans la pénombre formée par le feuillage et dont le soleil



de midi ne pouvait rompre la densité. Sur les troncs d'arbres tombés et flottants, entre lesquels nous cheminions, de grands hérons blancs et autres oiseaux d'eau péchaient gravement (voy. p. 127). Aucun bruit ne troublait cette solitude, si ce n'est la chute accidentelle des petits fruits rouges, semblables à des cornouilles, qui tombaient du haut de l'arbre nommé *burilico* dans le pays, et qui n'est autre qu'une anacée, le *Xylopia ligustrifolia*.

La hacienda del Espinal et celle del Guaval ou Portachuélo s'étendent, près de là, sur de vastes surfaces de terrain. Quand j'entrai dans la hacienda del Guaval, par

la porte à pivot central excentrique (voy. p. 128) qui remplace ici la « puerta de golpé » à mouvement latéral et à fermeture automatique, si fréquente en Colombie, le propriétaire, don José Maria Garcés, vint à moi avec affabilité, me pria de mettre pied à terre et me fit servir des rafraîchissements. C'était un agriculteur instruit. Mais je déclinai son offre cordiale d'hospitalité; il me tardait de reprendre la route pour arriver à Vijès avant la nuit, et en repartir le lendemain matin dans la direction du Pacifique. Je franchis de nouveau une suite de collines desséchées, couvertes de rares graminées, malvacées et euphorbes. Le grès montrait partout à



Le bac du Cauca, à Buga. — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

nu ses tufs grisâtres. La seule distraction que je trouvai dans cette chevauchée monotone fut la rencontre d'un grand serpent noir, long de trois mètres, qui fit faire à ma mule un bond en arrière lorsqu'il traversa le chemin. Avant que j'eusse pu l'atteindre, il avait disparu dans le fourré.

La zone inondée reparut bientôt, mais avec des parties émergées où les pécaris (*Dicotyle torquatus*) fouillaient les feuilles mortes pour se nourrir des fruits du burilico. Dans les buissons, le *ciruelo macho*, aux fruits rouges comme des cerises, et les groseilles blanches du *tocotal* épineux, imprimaient un caractère spécial à la végétation. Pour la première

fois aussi j'aperçus le véritable Coca (*Erythroxylon Coca*) à l'état sauvage, formant des arbrisseaux de cinq à six mètres de hauteur, mélangés avec les espèces précédentes.

Le soleil baissait. Dans les éclaircies de la forêt, on voyait parfois les maisons de la petite ville de Cerito blanchir sur la rive opposée du Cauca, à une dizaine de kilomètres. Après avoir passé la hacienda del Trapiché, le concert crépusculaire quotidien des perroquets et des alouates commença; mais nous apercevions enfin les toits de Vijès, dans leur vallée étroite, et, à la nuit tombante, j'ouvrais la barrière du potrero de don Manuel José Cobo, pour lequel

j'avais un mot de recommandation. Lorsque je demandai à cet honorable gentilhomme-fermier l'indication d'une posada dans le village :

« Vous n'aurez pas cette nuit d'autre maison que la mienne, » me dit-il.

Et joignant l'action à la parole, il m'aida à descendre, s'occupa de mon domestique et de ma mule et me présenta à la señora Cobo, que je trouvai entourée de huit enfants d'une luxuriante santé. Pendant la préparation du souper, mon hôte m'entretint, avec un cordial abandon, de sa personne et de ses travaux.

« Je suis un pur Caucano, dit-il. Arrivé à l'âge d'homme, j'étais possesseur d'une belle hacienda dans une localité que vous avez traversée aujourd'hui, près de Portachuélo. La guerre éclata, en 1859, entre les conservateurs, défendus par Arboléda, et le parti de Mosquera, qui avait à sa tête des aventuriers comme Payan et consorts. Après des péripéties sans nombre, Arboléda, dont j'avais embrassé la cause, fut vaincu par les libéraux et bientôt après assassiné. Trois mille cinq cents piastres que je possédais me furent volées, et je dus vendre ma terre et ma maison pour payer la contribution de guerre. Mais j'ai de bons bras et la tête solide; j'ai recommencé de plus belle et fondé à Vijès l'exploitation que vous voyez et qui progresse rapidement. »

Après le souper de famille, simple mais substantiel, les enfants vinrent successivement s'agenouiller pour baiser la main de leur père et recevoir sa bénédiction, et chacun se retira. Nous restâmes seuls, mon hôte et moi, à causer sur tous les sujets qui pouvaient mutuellement nous intéresser : agriculture, politique, économie sociale, etc., lui me parlant de son pays, moi lui racontant cette Europe qu'il ne connaissait que par les rares volumes qui composaient sa petite bibliothèque. A une heure assez avancée de la nuit, il me conduisit dans une petite chambre, où je trouvai la peau de bœuf traditionnelle protégée par une moustiquaire bien blanche, une table de cédréla, les objets nécessaires aux ablutions du matin, et jusqu'à une petite glace que les jeunes filles de la maison avaient encadrée d'une gaze rose.

Dès le lendemain matin, je songeai au départ. Lorsque j'eus annoncé mon projet de franchir la Cordillère au-dessus de Vijès, don Cobo secoua la tête. « Vous feriez plus sagement de passer par Mulaló ou Cali, dit-il. Il y a bien une trocha qui part d'ici pour rejoindre las Pavas et le Dagua, mais il faut un pied montagnard pour s'en tirer. Si vous n'êtes pas sûr de votre mule, vous vous perdrez.

— Je suis sûr de ma mule. Je sais que le chemin de Mulaló est sablonneux et aride. Quelque chose me dit que l'alto del Potrerito me réserve des surprises végétales. Je tenterai l'aventure.

— A votre aise. Je vous donnerai pour guide un de mes pâtres; il ne sera pas de trop pour vous aider à sortir des *barrancas* (fondrières). »

Pendant que mon péon Ignacio sellait ma mule, je

pris la hauteur du lieu, que je trouvai de mille vingt-six mètres; j'examinai les cultures de don Cobo, où je vis avec plaisir qu'il utilisait, dans des prairies bien entretenues, couvertes de bétail, la chaux provenant d'un four voisin, bienfait rare pour la contrée, et je me mis en route pour escalader l'alto del Potrerito.

Sur les bords de la quebrada de ce nom, que le sentier longe d'abord, croissaient des calliandras couverts de houppes roses, des fougères et des arôidées, de fins bambous, de grandes araliacées (*Oreopanax*) et une orchidée à tiges de quatre mètres de hauteur, couverte de fleurs rosées délicieusement parfumées (*Sobralia dichotoma*). Pendant cette ascension rapide, par un sentier de chèvres, je ne cessai d'avoir Vijès en vue, avec ses trois rues orientées est-ouest, ses maisons couvertes en tuiles, dépassées par les têtes des cocotiers, et son église en reconstruction. Le district, dont j'apercevais la plus grande partie, comprend une population de mille deux cents habitants environ, et le village se trouve heureusement situé à la jonction des chemins de Mulaló, de Cerrito et de Yotoco.

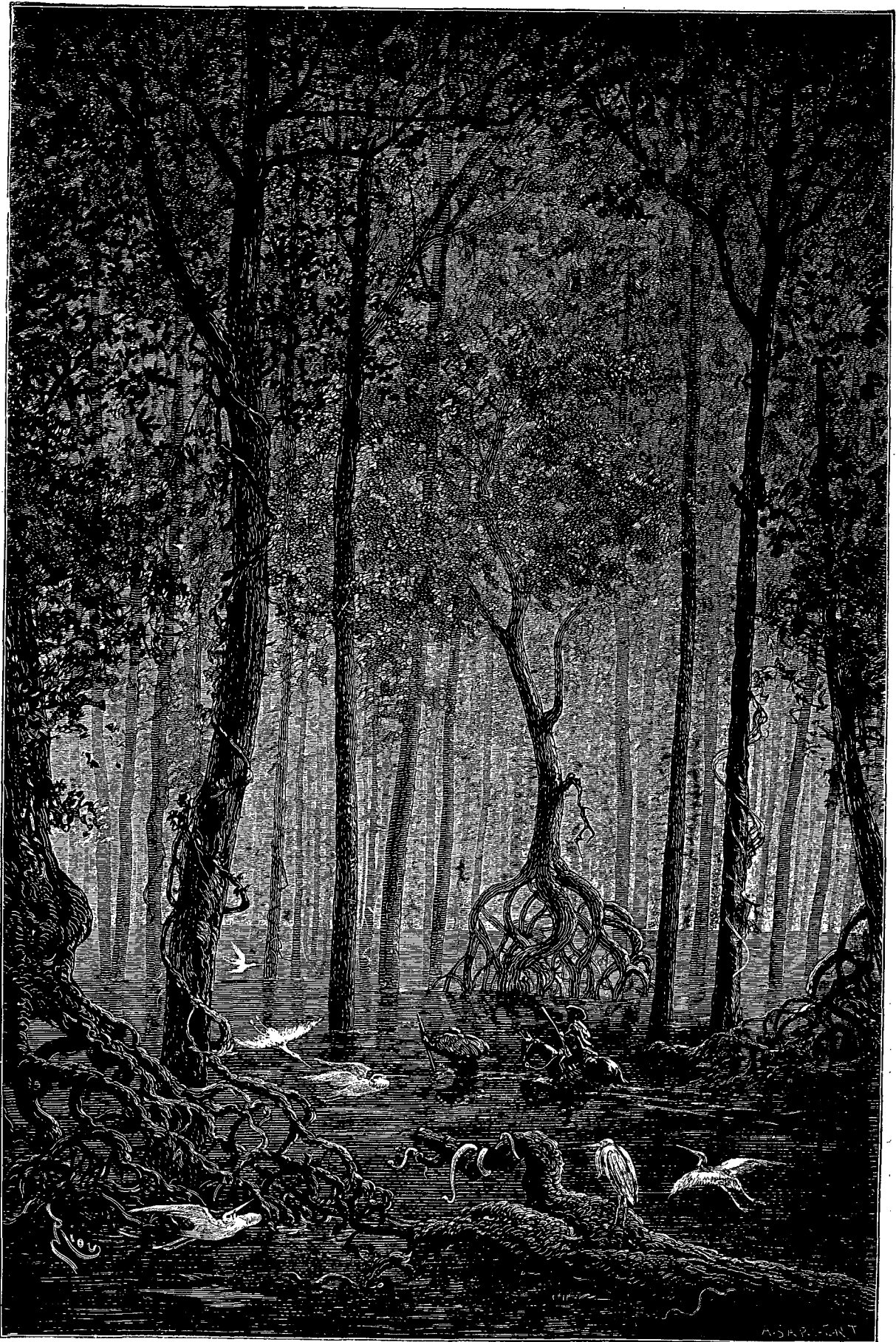
En entrant dans l'épaisse forêt qui couronne l'alto del Potrerito, je vis que mon espoir n'était pas trompé. Une végétation nouvelle se révélait. Des épiphytes innombrables se pressaient sur les branches des arbres; une humidité pénétrante baignait l'atmosphère et y développait une flore cryptogamique des plus variées. Les grès et les argiles rouges du flanc de la Cordillère avaient fait place à des terrains où la boue atteignait des profondeurs inquiétantes. Mais ma fidèle Mansita avait le pied sûr, le courage ne lui manquait pas; elle se tirait d'affaire à merveille. C'est là que je découvris la fleur d'une mélastomacée nommée *Amaraboyo* par les indigènes, et dont je fis une analyse détaillée. On la retrouve en Antioquia, m'avait dit Liborio Arango.

« Quel malheur, ajoutait-il, qu'ils aient donné le plus laid des noms à la plus belle des fleurs (*dieron el nombre mas feo a la flor mas bonita*)! »

La nomenclature des richesses végétales de l'alto del Potrerito formerait un catalogue qui ne saurait trouver place ici. Mon herbier s'enrichit de nombreuses espèces. La région est l'une des plus riches que j'aie rencontrées dans mon voyage.

Le sommet du passage, que j'atteignis à une heure, est à mille neuf cent trente mètres. Il y aurait avantage à créer là un chemin vers le Dagua, de préférence à celui qui existe aujourd'hui par l'alto de San Antonio, au-dessus de Cali, et dont le culmen dépasse sensiblement cette altitude.

Au sortir des bouquets de bois qui m'avaient offert une si abondante moisson, le sentier, devenu plus praticable, serpente à travers des croupes arrondies de montagnes (lomas) couvertes d'une herbe rase. Tout est désert au loin, à l'exception de deux points blancs qui indiquent, dans la petite vallée du rio de San Marcos, la place des haciendas de San José et



Les *burilicos* de la forêt inondée (Cauca. — Voy. p. 125). — Dessin de Riou, d'après l'album de M. André.

d'Ocachi, à quatre kilomètres l'une de l'autre. Le sol est une argile rouge qui repose directement sur la masse du grès. Cette argile, comme on le voit dans quelques éboulements (*derrumbos*), acquiert ici une puissance de cinq à huit mètres; elle est d'un rouge orangé à la partie supérieure et d'un beau rose en dessous.

A la première grande descente après la quebrada de San Marcos, j'atteignis las Pavas, un village de fondation assez récente, comptant cinq cents habitants, dans une vallée fertile couverte de bananiers, de champs de cannes et de bouquets de bambous conservés dans les défrichements. Las Pavas, qui se construit maintenant une église et qui progresse rapidement par l'agriculture, n'est indiqué sur aucune carte, et les géographes colombiens ont passé sous silence ce joli coin de terre. J'en trouvai l'altitude égale à mille quatre cent quatre-vingt-deux mètres.

On a remarqué dans toute cette contrée un changement de climat fort singulier. Je ne saurais l'attribuer à une autre cause qu'à des défrichements étendus qui ont modifié le régime des pluies. Dans cette partie de la Cordillère commence la région du Choco, où « il pleut treize mois sur douze », suivant l'expression paradoxale, mais caractéristique, des indigènes. Or la sécheresse domine pendant de longs mois de l'année sur toutes les lomas que je parcourais, tandis que les forêts d'alentour, à quelques kilomètres de distance, sont soumises à des pluies persistantes. N'y a-t-il pas là une indication claire des résultats que l'on peut obtenir dans ces contrées en défrichant le sol, en l'assainissant et en le fertilisant pour y établir des cultures rémunératrices?

Je passai la nuit dans la case d'un cultivateur du pays, Juan Maria Perlaza, qui confirma mes appréciations sur l'avenir agricole de ce pays.

Le même paysage reparut le lendemain, à travers les montagnes qu'il me fallut traverser. L'argile s'y montrait toujours, mais elle recouvrait le schiste

lorsque nous descendions au-dessous des grès supérieurs. Sa couleur était devenue d'un jaune d'ocre. Au milieu du grès serpentaient de grands filons de silex blanc pur en morceaux brisés, sertis dans de larges gangues sinueuses. A la traversée du rio Bitaco (altitude mille cent vingt-neuf mètres), le chemin devint vertigineux et d'une beauté pittoresque que je regrettais de ne pouvoir peindre. Des fleurs blanches superbes, le *Sobralia candida* et l'*Escobedia scabrifolia*, variaient çà et là l'uniformité d'aspect des prairies sèches. Ces lomas ne cessèrent un moment qu'entre l'alto de Bitaco (mille sept cent cinquante-six mètres) et le Dagua, dans une forêt où je trouvai la plus belle des araliacées, un *Oreopanax* à feuilles dorées, recouvrant un sous-bois de *Carludovica imperialis*.

Nous déjeunâmes d'une tasse de lait à la hacienda de Simarronas. Puis commença une de ces descentes de montagne dont nos chemins d'Europe ne sauraient donner l'idée. De l'alto du Bitaco au lit du Dagua (sept cent trois mètres), situé à nos pieds dans sa taille gigantesque, la différence d'altitude est de mille cinquante-trois mètres, que ma mule parcourut heureusement sans un faux pas. Il est vrai qu'elle n'en eût probablement pas fait un second. A un moment où mon péon

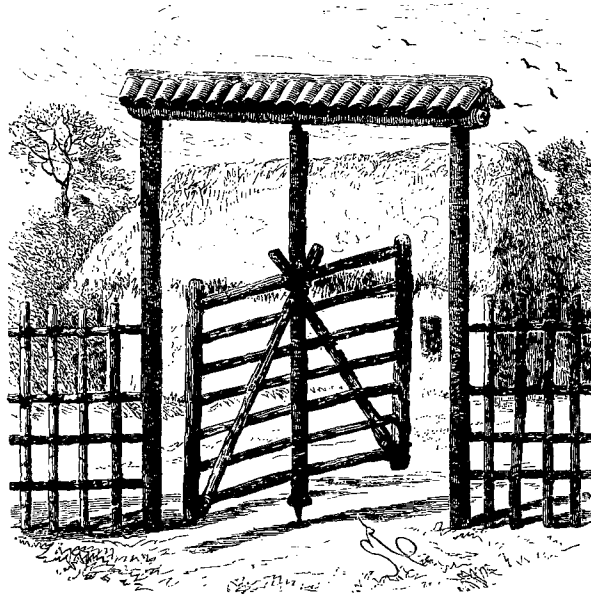
Ignacio cheminait devant moi, je m'étais arrêté pour regarder quelques traits blancs qui zébraient çà et là le gazon, dans la quebrada située à trois cents mètres au-dessous de nos pieds. Il s'en aperçut.

« Ce n'est rien; fit-il, ce sont les os des voyageurs et des mules qui ont roulé sur la pente où nous sommes, et que les vautours et les fourmis ont rendus, comme vous voyez, blancs comme neige. »

C'est en devisant ainsi que nous arrivâmes, sains et saufs, au fond de la vallée, où l'on traverse à gué le rio Dagua.

Édouard ANDRÉ.

(La suite à la prochaine livraison.)



Porte de la hacienda del Espinal (Cauca. — Voy. p. 125).  
D'après le croquis de M. André.



Pont de las Juntas, sur le rio Dagua (voy. p. 133). — Dessin de Riou, d'après l'album de M. André.

## L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE

(COLOMBIE — ÉQUATEUR — PÉROU) ',

PAR M. ÉD. ANDRÉ, CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS.

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### COLOMBIE.

Le rio Dagua. — Juntas. — La nuit des vampires. — Jiménès, Naranjo, Papagayéro, la Laguna. — Traversée de la Cordillère; l'alto de San Antonio. — Joaquina Borréro. — Arrivée à Cali. — Églises de San Francisco, de San Pedro, de la Merced. — La légende de la *Virgen de los Remedios*. — Curiosités de Cali. — Ses environs. — Le cerro des émeraudes. — Scènes, mœurs et paysages. — Un alambic primitif. — Déceptions, maladies. — La famille Caicedo. — Notes sur le Chocó et le canal interocéanique. — Départ de Cali. — MM. J. Córdoba et A. Valencia; les adieux de los Cristalés.

Le rio Dagua est une des rivières les plus rapides de la Colombie. Sur la longueur totale de son cours, cent trente kilomètres environ, il n'en est pas plus d'une vingtaine, du nouveau village de Cordova à la mer, qui soient accessibles à la navigation fluviale

ordinaire. De Tocotá, non loin de sa source, à las Juntas, j'en ai relevé l'altitude absolue dans huit traversées différentes, sur une distance de cinquante kilomètres, et j'ai trouvé le chiffre énorme de mille deux cent quatre-vingt-douze mètres, soit une pente moyenne de vingt-cinq mètres quatre-vingt-quatre par kilomètre.

1. Suite. — Voy. t. XXXIV, p. 1, 17, 33, 49; t. XXXV, p. 129, 145, 161; 177, 193, 209; t. XXXVII, p. 97 et 113.

On comprend l'effroi des voyageurs qui s'aventu-



raient, il y a quelques années encore, dans les frêles embarcations consacrées à leur transport de Juntas à Buénaventura, au milieu des rochers, des rapides et des tourbillons. L'adresse des *bogas* ou bateliers ne parvenait pas toujours à conduire le passager à destination, et le moindre faux mouvement vouait le bateau et son contenu à une perte certaine. Depuis 1875, un assez bon chemin conduit de Cali à Cordova, et le reste de la distance, jusqu'à la mer, est franchi sur des eaux calmes, par de solides bateaux. Avant peu, un chemin de fer aura, dit-on, supprimé tous ces inconvénients.

L'endroit où le chemin que j'avais suivi traversait la rivière, était proche d'une maisonnette couverte de chaume, située sur le relèvement de la rive opposée et décorée du nom fastueux de « hacienda del Dagua ». Son altitude était de huit cent treize mètres. J. B. Sanchez, qui l'habitait, m'offrit une hospitalité que j'acceptai pour mon domestique, mais que je refusai pour moi-même. J'avais l'espoir, en doublant l'étape, d'aller coucher à las Juntas, et, après avoir pris une calebasse de chocolat, je piquai des deux et continuai ma route, en recommandant à Ignacio de sécher mes plantes jusqu'à mon retour.

Enfin je voyais un chemin digne de ce nom. C'était la première fois depuis mon arrivée en Colombie. Une étude consciencieuse du profil en long avait évidemment précédé la confection de cette voie sûre, large de trois mètres, plane et entretenue en très bon état. Il est vrai que l'entretien était presque une sinécure, la roche schisteuse, qui formait le sol, défiant toute dégradation.

Le chemin suit la rive gauche du Dagua, que l'on voit couler torrentueusement au-dessous de soi à des profondeurs de cent à deux cents mètres. A la base les pentes vertigineuses des cerros de la rive droite, ces ondes tumultueuses, brisées mille fois par les rochers roulés, prennent des nuances qui varient depuis la blancheur immaculée de l'eau fouettée jusqu'aux tons d'acier bruni et d'aigue-marine. Partout la montagne montre à nu son ossature schisteuse, dont les stratifications très inclinées, parfois absolument verticales, impriment à la région un caractère de beauté sauvage. Pour conserver la pente uniforme de la voie, il a fallu la contourner à chaque pas, la tailler en corniche au-dessus du rio, la creuser en tranchée dans l'ardoise, et ces accidents du terrain sont rendus plus pittoresques encore par la végétation, qui augmente de puissance et de variété à mesure que l'on descend vers la mer.

On voit d'abord le rio Bitaco se jeter dans le Dagua après avoir fait un brusque détour au sud-ouest. C'est à partir de là que le lit de la rivière se resserre brusquement entre ses deux murailles schisteuses. A la quebrada del Naranjo (cinq cent quatre-vingt-quatorze mètres d'altitude), le schiste, jusqu'alors exfolié, talqueux, devient plus compact et forme parfois des masses d'un aspect porphyroïde. Après avoir passé la

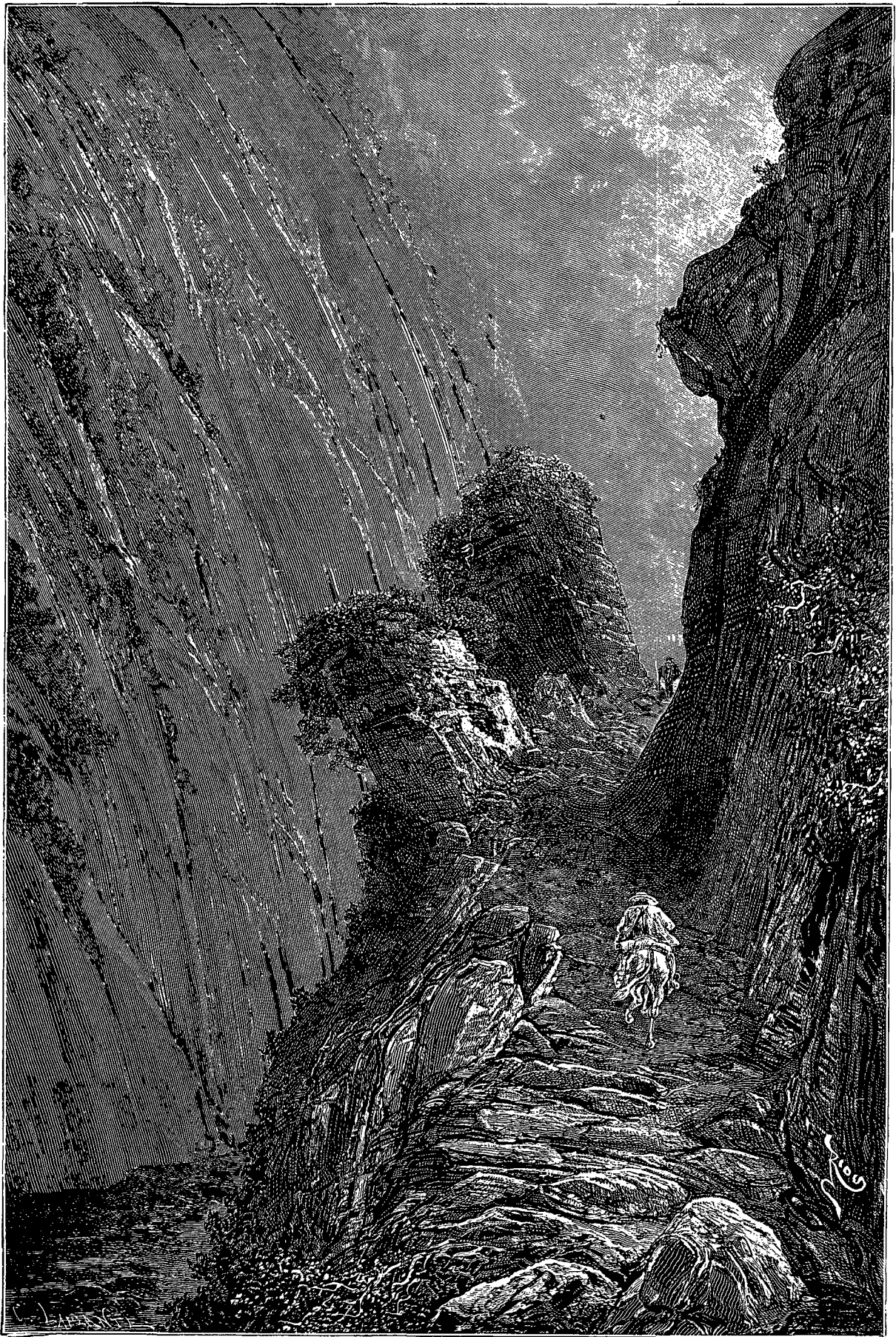
jolie quebrada de Jiménès, toute tapissée de gesnériacées et de fougères, on voit ces blocs, arrachés de la montagne par leur propre poids ou par quelque tremblement de terre, et arrêtés dans leur chute par un cran dans la roche ou un filon d'argile molle. Ils produisent alors l'effet des pierres levées de quelques parties de la Bretagne.

J'arrivai avant la nuit au village de las Juntas, agglomération de chaumières au confluent du rio Dagua et du rio Pépita. L'altitude que je relevai était de trois cent deux mètres, inférieure de quatre-vingt-huit mètres à celle que donne Codazzi. La température de las Juntas est très élevée. L'évaporation quotidienne des eaux est impuissante à rafraîchir l'atmosphère, dans cette gorge de hautes montagnes où pas un souffle de la brise ne peut se glisser. Cependant l'endroit est assez sain, peut-être seulement pour la population nègre qui l'habite et dont la zone torride est le domaine naturel. Les bogas, ces habiles bateliers d'autrefois, qui descendaient le Dagua en canot de las Juntas à Buénaventura en trois jours, se recrutaient parmi cette race noire. Depuis l'ouverture du chemin jusqu'à Cordova, ils ont émigré en grande partie. Ceux qui sont restés errent dans l'oisiveté, comme des âmes en peine, regrettant leur existence aventureuse, les dangers, les émotions et aussi l'admiration générale dont ils étaient l'objet.

Je m'étais adressé à l'un d'eux, nommé Moréno, pour trouver à souper et passer la nuit. Il ne fut pas difficile de couper quelques cannes à sucre pour ma mule et de me préparer un *sancocho* grossier. J'étais sûr au moins d'apaiser ma faim, violemment excitée depuis le court déjeuner que j'avais pris le matin à Simarronas, entre les rios Bitaco et Dagua. Mais me loger... c'était une autre affaire. La famille de Moréno, — lisez *noivraud*, le bien nommé, — se composait d'une horrible créature féminine en haillons, entourée de marmots goitreux, louches, d'un noir jaunâtre, hideux, qui ne paraissaient nullement disposés à partager avec moi leur triste bouge. Je m'en souciais moins encore, et je commençais à me demander si je coucherais à la belle étoile.

« Il y a bien, me dit Moréno, la maison déserte ou des revenants (*de los aperecidos*), mais... vous n'oseriez pas y passer la nuit. »

Sous cette forme, qui excitait à la fois mon amour-propre et ma curiosité, la proposition ne pouvait manquer d'être acceptée d'emblée. Je me fis conduire à la tienda ensorcelée. C'était un ancien magasin, datant de l'époque où Juntas était un entrepôt de commerce actif entre Buénaventura et Cali. L'entassement des objets remplissant les deux chambres en ruine qui constituaient le logis présentait un spectacle indescriptible. C'était comme la suite d'un incendie ou la fin d'un bombardement, avec la saleté en plus. Tout ce qui n'avait pu être transporté plus loin à dos d'homme, marchandises avariées ou trop pesantes, gisait pêle-mêle dans un désordre inimagi-



Les « pierres levées », sur le chemin du Dagua (Cauca). — Dessin de Riou, d'après un dessin de M. André.

nable. On y voyait, sous le voile épais d'innombrables toiles d'araignées, des roues de voitures, des pignons de machines, des bouteilles cassées, des portes et des fenêtres en morceaux, des portions de marmites, des soufflets de forge, des débris d'appareils télégraphiques, de tonneaux, de statues de plâtre, de poulies, de caisses, de paille, et jusqu'à des volumes dépareillés, jaunis, éventrés, rongés, dont l'un offrit à mes yeux étonnés une page singulière en ce lieu, à cette heure : ALFRED DE MUSSET, *Stances à la Malibran!*

C'est au milieu de cet étrange capharnaüm que je devais passer la nuit, sur quatre planches allongées dans un coin. Mon hôte ne manqua pas de me reconforter avec quelques histoires d'apparitions qui me firent hausser les épaules, et il s'en alla en ricanant, assez curieux de savoir en quel état je reparaitrais le lendemain matin.

Resté seul, je procédai à mon installation. Ma mule était restée dans la rue; je la fis passer par la maison et l'attachai dans une espèce de cour placée à l'arrière de la seconde pièce, la probité des nègres du village ne m'inspirant qu'une médiocre confiance. Puis j'allumai une bougie, j'époussetai mes planches, pris ma selle en guise d'oreiller et glissai mon revolver dessous. Après avoir mis au net mes notes de la journée, j'éteignis ma lumière et, tout botté, m'allongeai sur le grabat. J'avais eu soin de placer également mon machété à portée de la main.

Malgré la fatigue je ne pus fermer l'œil. La fable de Moréno m'occupait l'esprit. Un silence profond, à peine interrompu par le léger trot des souris sur les débris, régnait dans la pièce. Le fantôme se faisait un peu attendre.... Tout à coup, j'entendis au-dessus de ma tête comme un froufrou rapide, qui cessa aussitôt. Une minute après, il recommença, puis devint plus fréquent.... J'avais déjà reconnu le vol d'une de ces chauves-souris vampires qui ne se gênent guère la nuit pour saigner les dormeurs aux orteils. L'occasion était bonne pour m'en assurer. J'ôtai sans bruit une de mes boîtes, j'assurai le machété dans ma main, et j'attendis, respirant avec la régularité d'un homme profondément endormi. Bientôt le bruissement d'ailes recommença. Les cercles se rapprochaient de plus en plus. Au moment où le vampire se posait sur mon pied nu, je lançai au jugé un coup de sabre dans le vide. Mais, hélas! le chéiroptère avait été plus rapide encore que moi, et ma bougie rallumée n'éclaira qu'un champ de bataille sans victime.

De nouvelles tentatives furent infructueuses; l'ennemi ne reparut plus. Un sommeil intermittent m'envahit à la longue, et, quand je m'éveillai, il était jour. Moréno, que je trouvai à la porte, me regarda ébahi, lorsque je lui expliquai en quoi consistait la réalité des « aparécidos ». Pour me remettre de cette nuit accidentée, j'allai me baigner, un peu au-dessous de las Juntas, au confluent des rios Pépita et Dagua, par une température délicieuse, au milieu d'une na-

ture printanière et d'un paysage couvert des plus charmantes fleurs. Des aphélandras aux épis écarlates me frappèrent surtout par leur beauté, au milieu des groupes d'héliconias et de colocases. Je trouvai la température de l'eau du Pépita de vingt-deux degrés cinq dixièmes, tandis que celle du Dagua était égale à l'air ambiant, soit vingt-trois degrés deux dixièmes.

La végétation du bas Dagua est admirable. Sur les croupes boisées, qui atteignent parfois cinq cents mètres d'une seule pente, j'ai constaté la présence d'un grand nombre d'espèces que je voyais pour la première fois. Elles appartenaient pour la plupart à des genres que j'avais déjà rencontrés, mais elles constituaient des espèces différentes<sup>1</sup>.

Après avoir parcouru une partie des environs de Juntas et constaté, sur le rapport de quelques indigènes, que la formation géologique et la végétation variaient peu depuis cette localité jusqu'aux eaux calmes du Dagua, je décidai de reprendre la route de Cali. J'inscrivis cependant sur mon carnet quelques notes sur Buénaventura, petit port du Pacifique situé dans une baie excellente, où les steamers d'une compagnie anglaise de navigation, faisant le service entre le Callao et Panama, touchent une fois par mois. On m'apprit que cette bourgade, située dans une petite île au fond de la baie, regardant l'embouchure du Dagua, datait d'une époque assez récente; elle ne fut fortifiée qu'en 1821, au moment de la guerre de l'indépendance. Son port excellent devint de plus en plus recherché, au moins pour la petite navigation, et en 1826 il fut déclaré port franc. Peu à peu les primitives cases couvertes de feuilles de palmier devinrent une petite ville, dont les habitants, avec ceux du district, atteignent aujourd'hui le chiffre de deux mille.

La découverte de la baie datait cependant des premiers temps de la conquête. Dès 1539, Pascual de Andagoya y aborda et la nomma « Bahia de la Cruz » ou « Bahia de San Buénaventura ». Le premier il remonta le Dagua, traversa la vallée du Salado et arriva à Cali. Plus tard, de nouvelles expéditions des aventuriers d'Espagne s'arrêtèrent dans ce port, mais il paraît étrange qu'aucune colonie ne s'y soit établie jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle.

Si le chemin de fer du Cauca s'achève rapidement, comme tout le fait prévoir, Buénaventura, avec son port de premier ordre, sa position excellente, à mi-chemin de Panama et de Guayaquil, sa température relativement modérée (27° 5), est appelé à un grand avenir commercial.

Mon but se trouvait atteint. J'avais acquis une idée sommaire de la géologie et de la végétation du bas Dagua, et je pouvais reprendre le chemin de Cali.

En sortant de las Juntas, on rencontre la branche nouvelle du chemin qui descend vers Cordova, et qui

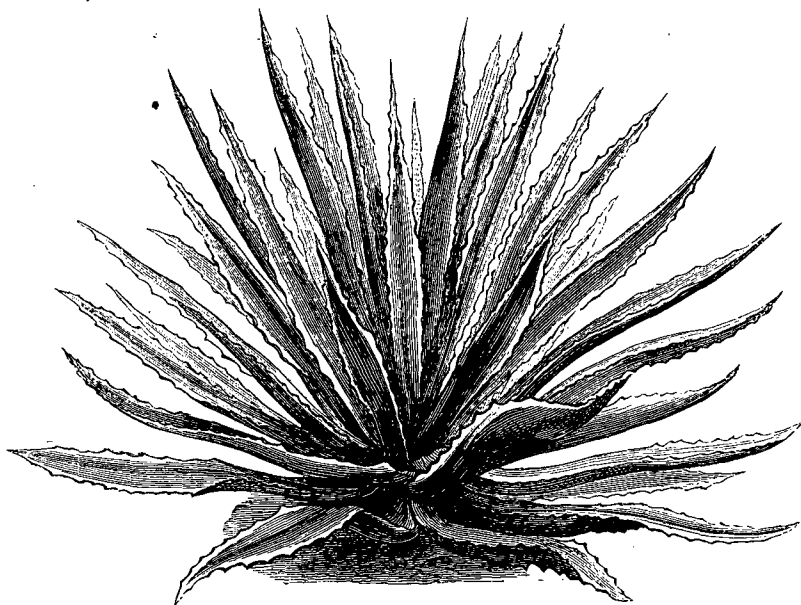
1. J'ai surtout remarqué des *Calycophyllum*, *Begonia*, *Philodendron*, *Costus*, *Aphelandra*, le *Cypripedium longifolium*, des *Peperomia*, *Carica*, *Cecropia*, *Adiantum*, *Sciadocalyx*, *Heliconia*, *Schomburgkia*, et bien d'autres genres.

franchit la rivière sur un pont commode, construit solidement sur des culées de roches naturelles (voy. p. 129). Un énorme *Ficus* couvert d'orchidées épiphytes l'ombrage de son feuillage épais. Près de là se trouve la bodéga ou bureau de péage pour les colis qui doivent passer par le nouveau chemin à destination de Cordova ou de Cali. De ce point, je rejoignis, en quelques heures d'une course rapide, la hacienda del Dagua, où j'arrivai à midi. Mon péon Ignacio m'attendait en se chauffant au soleil. Je pris un court repas et nous repartîmes dans la direction de l'est.

La seule nourriture que j'eusse trouvée dans les rares habitations que l'on rencontre sur le chemin du Dagua était une sorte de pain de maïs pétri avec des œufs et qui constitue, pour les arriéros, un gâteau connu sous le nom de *pan de Bono*<sup>1</sup>. J'avoue que

cette friandise me parut, à la longue, souverainement lourde et insipide.

Dès que l'on a dépassé la jonction du rio Bitaco, en remontant le Dagua, la formation géologique se modifie. Le schiste talqueux, qui affleurerait de toutes parts, se mêle d'abord à des blocs de grès, généralement arrondis, qui le remplacent ensuite. Des couches puissantes d'argile rouge se superposent à la roche. La végétation change du même coup, brusquement, et le climat, de pluvieux qu'il était, devient sec comme dans toute la région du Bitaco, que j'ai précédemment signalée. Des *Opuntia*, *Cereus* et autres cactées abondent sur les pentes. Sur les arbres, une magnifique broméliacée, à feuillage rigide comme du zinc recourbé, porte des panicules hautes de deux à trois mètres, teintées de rouge-violet, semblables à de



Le Fourcroya Lindenii. — Dessin de Mme Cresty, d'après une aquarelle communiquée par M. André.

vastes girandoles. J'y reconnus le *Tillandsia yuccæfolia* de Humboldt.

Près de là, tout contre la maisonnette nommée la Vijia, je trouvai deux magnifiques exemplaires de la plante nommée *Fourcroya Lindenii*, et qui est une variété élégamment rubanée ou panachée-dorée du *F. gigantea*.

Nous arrivons à Hornos (les fours), localité justement nommée, dans un fond où l'atmosphère est embrasée. Les montagnes se dénudent de plus en plus. Une longue suite de collines où le grès se retrouve en blocs roulés, pas encore par lits réguliers, se profile au loin, des deux côtés de la rivière. A droite, elles cachent la vallée du Salado, l'Eden des collecteurs de plantes, d'où sont sorties de très belles orchidées pour l'ornement de nos serres. Autour des cases, les haies

sont faites de *Bromelia Karatas*, armés de leurs aiguillons redoutables. La contrée est dépeuplée; à peine quelques cultures de café et de bananier indiquent-ça et là le travail de l'homme.

Nous montons assez rapidement. Le village de Papagayéro (neuf cent quarante-cinq mètres) compte une trentaine de cases, sur une petite esplanade au milieu d'un cirque de montagnes dont les sommets boisés contrastent avec les pâturages d'alentour, maintenus verts par la fraîcheur du sol argileux. A six heures et demie, nous frappons à la porte d'une maison de modeste apparence, nommée la Laguna, où la señora Grégoria nous reçoit le sourire sur les lèvres. Nous aurons un bon souper de bananes, d'œufs et de pommes de terre, et un *cuadro* propre pour étendre nos membres fatigués.

Trois observations barométriques m'avaient indiqué, pour la hauteur de la Laguna, neuf cent quatre-vingt-dix-sept mètres, lorsque nous partîmes le lendemain

1. Bono est une petite localité sur la route de Cali. Plusieurs appellent ce pain, par corruption, *pan de mono*, ce qui voudrait dire pain de singe

de grand matin. A peine avais-je fait un kilomètre, que je vis le grès se décider; non le grès à cassure bleue mêlé au schiste, mais un grès blanc ou gris en puissantes couches homogènes. Au milieu du gazon, reparaissent les sobralias à fleurs blanches, l'escobédia aux feuilles rudes et aux grandes fleurs semblables à des pétunias, et de nombreuses myrtacées. Sur un buisson, je cueille une espèce curieuse d'aristoloche à fleur bizarrement contournée (*Aristolochia ringens*). Successivement paraît la hacienda de Platanalès (douze cent soixante mètres, puis Tocotá, où cesse la culture du bananier (quinze cent six mètres). Les lomas dominant, et les arbustes commencent seulement à paraître, tandis que tous les sommets qui nous entourent sont couronnés d'épaisses forêts.

Je viens de franchir à gué le Dagua pour la sixième fois depuis la hacienda de Sanchez, et ma dernière cote marque quinze cent soixante-six mètres. De là on peut apercevoir la source de la rivière s'échapper, à quatre ou cinq kilomètres, du pied d'un cerro sourcilieux qui a reçu le nom de *farallones de Cali*. A cette dernière traversée du Dagua, la puissante rivière, si terrible à quinze lieues de là, n'est qu'un ruisseau de six mètres qui murmure entre les cailloux. Je l'ai mesuré exactement, et j'y ai cueilli, sur les roches, une curieuse espèce de *Podostemon*, plante appartenant à une famille qui fut complètement inconnue de Linné. C'est auprès de Tocotá que se trouve la belle ferme de Campo Alégré.

L'ascension continue. L'alto de San Antonio, le défilé par lequel je dois franchir la Cordillère occidentale pour descendre de nouveau dans la vallée du Cauca, se dresse devant moi. Le chemin devient glissant, les arbustes et les arbres se multiplient; les mélastomacées à corolles rouges (*Meriania*), de jolies acanthacées forment des haies fleuries. Près du sommet, à l'altitude de dix-neuf cents mètres, je cueille une aroïdée superbe, que j'ai autrefois nommée et décrite, le *Philodendron Daguense*, aux belles feuilles cordiformes, teintées de violet en dessous, portées par des pétioles chevelus et verts.

La *cumbre* (cime) est enfin dépassée (dix-neuf cent soixante-dix mètres). Les eaux qui coulent sur le chemin descendront désormais vers le Cauca, dont la belle et large vallée reparaît à mes yeux. Cali repose derrière le dernier échelon des collines qui fuient sous mes pieds. Dans les gazons humides où coulent mille ruisselets, croissent les *Masdevallia Chimæra* et *Nycterina*, orchidées aux fleurs étranges; des sobralias roses, des évelynas violets, des stélis blancs les accompagnent en grand nombre.

Il est deux heures. Le déjeuner de la Laguna est oublié depuis plus de huit heures. Malgré mon amour des belles plantes, l'estomac réclame ses droits. Foulant aux pieds tout respect humain, je me décide à monter un petit sentier qui conduit à une riante maisonnette à demi perdue dans le feuillage. Une jolie fille de dix-huit à vingt ans paraît sur le seuil et « se

met à ma disposition ». Sa démarche est gracieuse, ses yeux et ses cheveux sont noirs, sa peau blanche et fine; elle montre, en souriant, les plus belles dents du monde. Son vêtement est une longue robe de cotonnade blanche, et — qui le croirait, dieux immortels! — d'une propreté irréprochable.

« *Desmonte*, señor, me dit-elle (mettez pied à terre), et venez vous reposer.

— Mille grâces, mais je dois être ce soir à Cali de bonne heure, et je vous demande seulement deux œufs et un verre d'eau. »

La charmante jeune fille s'éloigna un instant et reparut bientôt avec un plateau sur lequel je pus choisir du lait crémeux, des œufs et des gâteaux appétissants auxquels je fis fête. Elle ne voulut recevoir aucune rétribution, me dit qu'elle avait reconnu que j'étais étranger, Français, qu'elle lisait cette langue et regrettait de ne la point parler. « J'aime beaucoup la France, me dit-elle; si vous y retournez, rappelez-vous que Joaquina Borréro est votre amie. »

Il se faisait tard; je pris congé, tournai bride et poursuivis ma route, non sans rêver quelque temps de la gracieuse apparition.

Les dernières collines qui dominent Cali vers l'ouest, et sur la crête desquelles je descendais maintenant, sont dénudées par les vents, qui font rage dans cette partie de la Cordillère. Ces collines sont perpendiculaires à son axe principal. Elles séparent la vallée du rio San Antonio de celle du rio Cali, qui le reçoit et porte leurs eaux réunies au Cauca, un peu au-dessous de la ville, dont je voyais alors les églises, les maisons, les riants jardins blanchir au soleil.

A cinq heures du soir, les sabots de ma monture résonnaient sur le pavé de Cali, où j'arrivai enfin, fatigué de dix longues heures passées à cheval. Fritz et Jean, installés commodément à l'hôtel Columbia, chez la señora Emilia Caicedo, m'attendaient depuis la veille.

Cali est une véritable ville. Elle tient la clef de la vallée du Cauca. Plus naturellement que Popayan, la capitale actuelle de l'État, elle serait le siège du gouvernement. Elle fut longtemps d'ailleurs chef-lieu de province. Ses rapports avec l'étranger par Buénaventura, avec le gouvernement fédéral par la route du Quindío, avec le bas Cauca par Cartago, seraient rendus plus faciles que par Popayan, cité enfermée entre des montagnes peu accessibles. La ville de Palmira seule, renommée pour la richesse de son sol, ses cultures de tabac et l'industrie de ses habitants, pourrait lutter d'influence avec Cali. Bien qu'elle date à peine du commencement de ce siècle, Palmira compte déjà plus de dix mille âmes.

Dès les premiers temps de la conquête, Béalcazar, qui avait été frappé de la richesse exceptionnelle de la vallée du Cauca, avait résolu de fonder une ville sur le lieu où Cali s'élève aujourd'hui, et la première pierre en fut posée, le 25 juillet 1536, par son lieutenant Miguel Muños. La nouvelle cité reçut le nom de

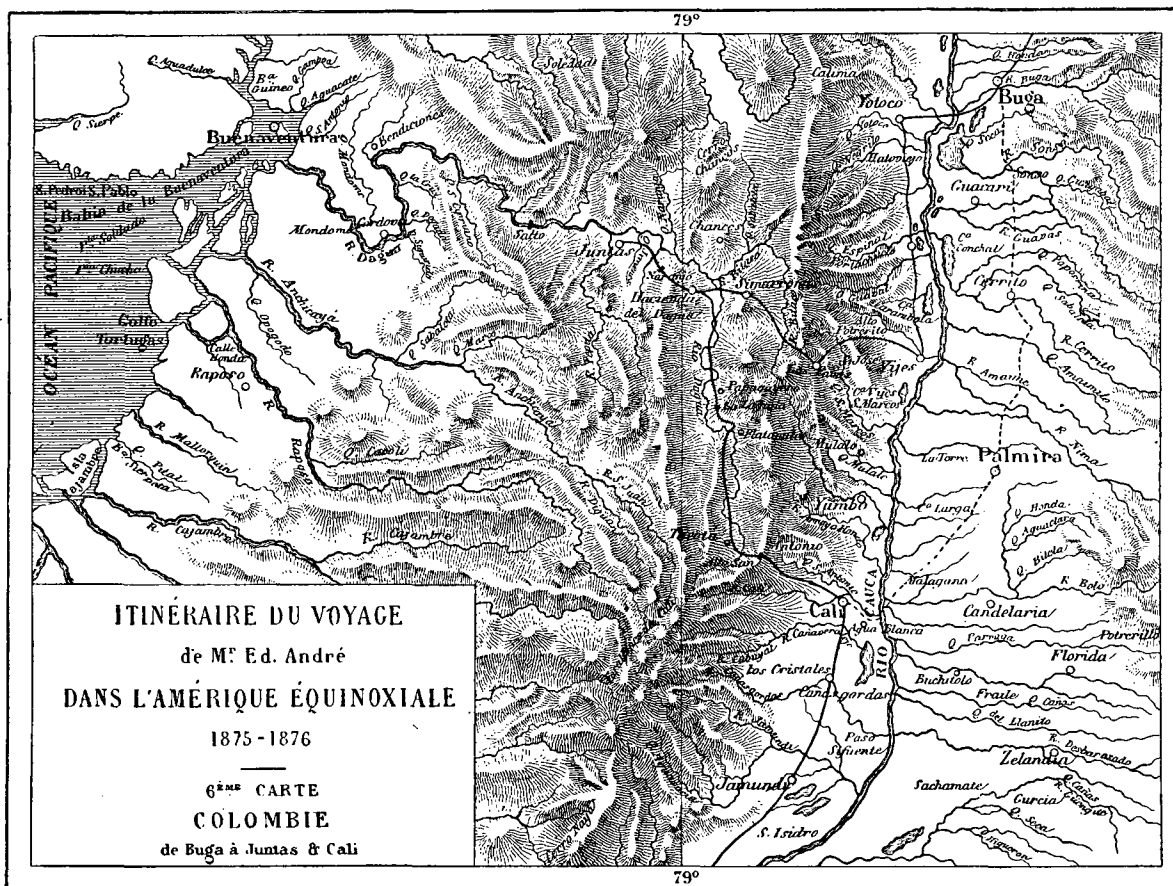


Santiago de Cali, et la couronne d'Espagne la gratifia d'un écu d'armes, ce qui était à cette époque une faveur insigne, dont Cali semble peu se soucier aujourd'hui. En peu d'années sa population augmenta, son commerce devint florissant; mais Béalcazar ayant choisi plus tard Popayan pour siège de son gouvernement, jugeant la situation meilleure et le climat plus sain, Cali commença à décroître, et tous les efforts pour la relever restèrent longtemps stériles. En son beau temps, des rues spacieuses, rectilignes (voy. p. 139), s'étaient garnies de maisons assez vastes, parmi lesquelles on pouvait compter celle où nous nous

logeâmes, habitation double, dont les chambres donnaient sur un patio pavé, entouré d'un corridor couvert.

La population de Cali est de douze mille habitants environ. Son altitude au-dessus de la mer atteint mille quarante-six mètres soixante-dix centimètres suivant Boussingault, et mille trente-deux mètres suivant les onze observations que j'y ai faites dans l'espace de huit jours. La température moyenne que j'ai trouvée est de vingt-quatre degrés.

À l'exception de quelques anciens couvents de *frayles*, vastes, mais sans style, et d'un assez beau pont de briques, à sept arches, sur le rio Cali (voy. p. 140), les édi-



fices se réduisent à deux églises, qui méritent d'arrêter l'attention. Je les placerai parmi les meilleurs morceaux d'architecture que possède la Colombie. La plus intéressante est l'église de San Francisco, attenante à l'ancien couvent de cet ordre. Cette église fut construite en 1773, en même temps que le couvent, par le frère Fernando de F. Larréa, de Quito. De l'architecte, qui était venu d'Espagne, on ne connaît que le nom de Pablo. La base de l'église est en pierre de taille, et le reste en maçonnerie, avec des ornements de brique qui lui prêtent un aspect mauresque des plus élégants. Le temps a donné à l'ensemble une belle couleur de brique dorée qui rappelle quelques mo-

numents du sud de l'Italie et de l'Espagne. Au dessin de la tour de San Francisco, que j'ai pris sur place, je puis ajouter les mesures exactes, qu'un de mes amis de Cali, don Jaimé Córdoba, a bien voulu faire relever exactement à mon intention. Sa hauteur est de vingt-trois mètres onze centimètres, à laquelle il faut ajouter celle de la belle croix en fer forgé qui la surmonte et qui atteint quatre mètres vingt-cinq. La façade de la tour et celle de la nef donnent ensemble seize mètres quatre-vingt-deux centimètres de base. Les détails de l'ornementation sont remarquables par leur simplicité gracieuse (voy. p. 136).

La cathédrale, San Pedro, s'élève au sud d'une

grande place couverte d'herbe courte et rayée par des sentiers en diagonale. C'est un monument important, d'une silhouette agréable et dont l'intérieur contient quelques tableaux d'une assez bonne facture. Le dessin que j'en ai pris, du balcon de la maison de don Béisario Caicedo, me dispensera de décrire cette église. Ce jour-là était le dimanche des Rameaux (9 avril 1876). On chantait *l'attollite portas*, et la

moitié du clergé, selon l'usage, était restée dans la nef, derrière la porte fermée, répondant aux versets chantés par l'autre moitié des prêtres et des chantres. La foule, tenant en main des cierges, des lanternes de papier et de longues palmes<sup>1</sup>, s'était portée en foule à la procession. Une étonnante musique accompagnait les chants, et l'aigre clarinette qui dominait l'ensemble me rappelait involontairement l'aveugle du pont des



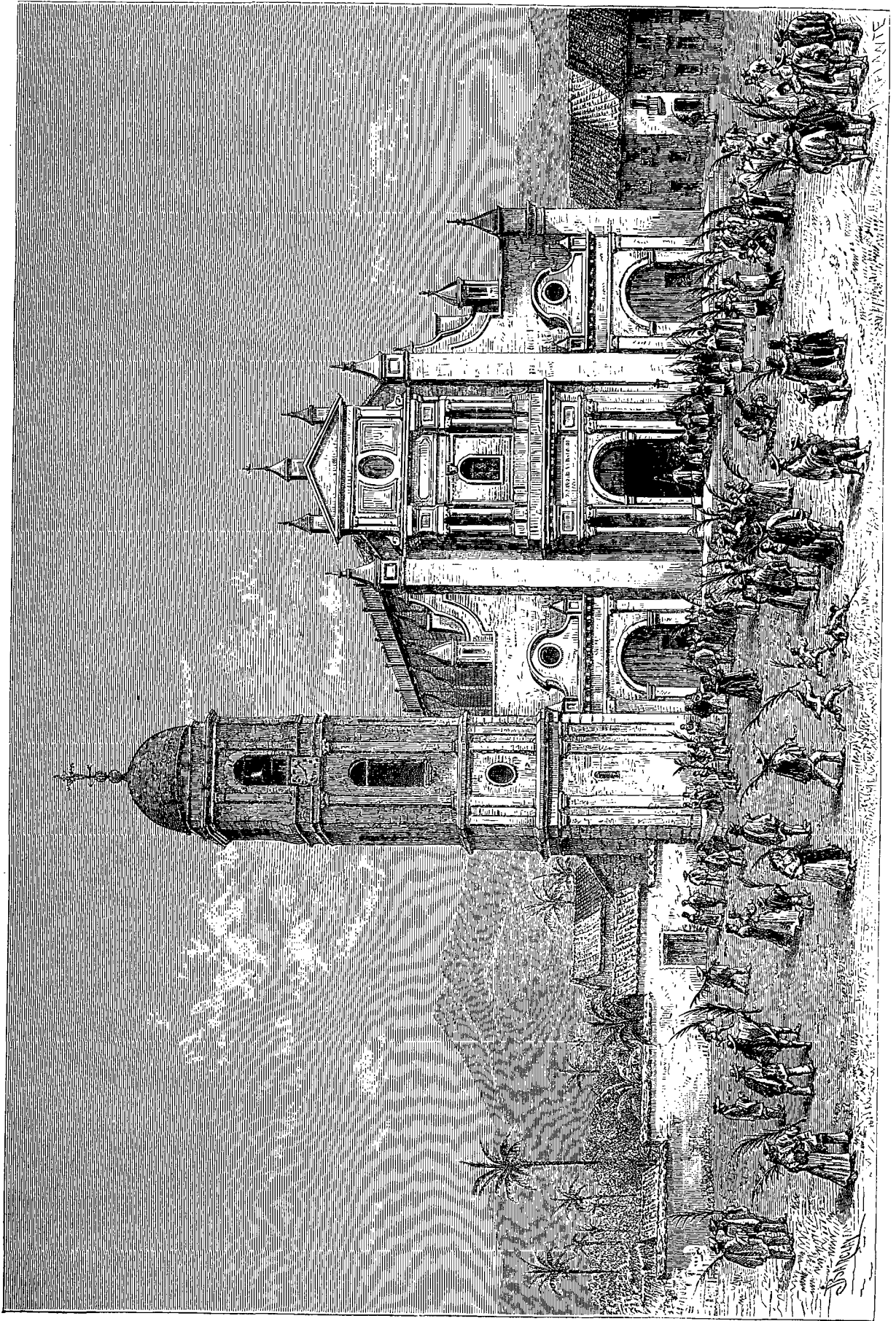
Tour de San Francisco, à Cali (Cauca. — Voy. p. 135). — Dessin de Barclay, d'après les dessins de M. Audré.

Arts à Paris. La foule bariolée, vêtue de *ruanas* éclatantes, prosternée sur la place, l'attrail assez grotesque de cette mauvaise copie des cérémonies religieuses européennes, le superbe panorama qui, par cette belle matinée de printemps, se déroulait au-dessus de la vallée du Cauca, depuis la plaine du nord-est avec ses grands « palmarès » jusqu'aux pics ou « farallonès » de Cali à l'ouest, et vers le sud la cime nei-

geuse du Névado de Huila, tout concourait à faire de cette grande scène un tableau qu'il serait impossible de rendre avec fidélité.

La troisième église de Cali se nomme la Merced. Elle était également attachée autrefois à un couvent.

1. Ces palmes (voy. p. 138) étaient fournies par les jeunes frondes du *Cocos butyracca*, longues de deux à trois mètres. Ce palmier abonde dans la contrée entre Cali et Palmira.



Eglise de San Pedro, cathédrale de Cali (Cauca). — Dessin de Barclay, d'après un dessin de M. André.

De nos jours, elle est surtout célèbre par la statue qu'elle abrite, vénérée comme image miraculeuse et dont la légende mérite d'être rapportée.

Il y a près de trois siècles, vers l'an 1560, le P. Miguel de Soto, du couvent de la Merced de Cali, avait été envoyé pour catéchiser les Indiens du Dagua, d'Anchicayá, de Micó, de Cabá et autres localités qui faisaient partie de l'ancien canton du Raposo, entre la Cordillère occidentale et la mer. C'était non loin du Quérémal, vallée où croît le « quéréme » (*Thibaudia Quereme*), charmante fleur odorante que l'on vend sur le marché de Cali comme emblème d'amour. Un jour que le *padre* était à prier devant une petite image de Notre-Dame du Rosaire, près de laquelle il tenait toujours une lampe allumée, un Indien, qui l'avait surpris, lui dit :

« Mon père, nous aussi nous avons une dame comme la vôtre dans nos montagnes, mais elle est plus belle.

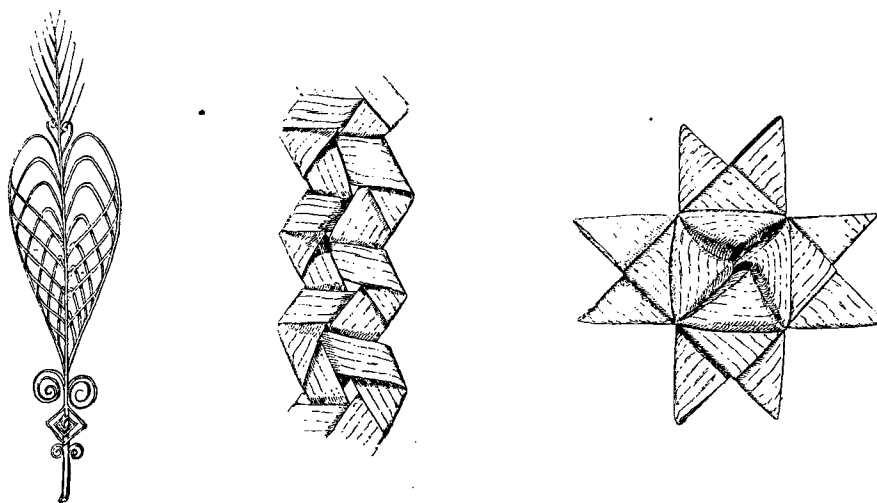
Nous lui offrons des fruits, et la lumière qui brûle devant elle ne s'éteint jamais.

— Où est-elle, votre « dame »? dit le père, fort intrigué.

— Au sommet du cerro de Cabá, répondit l'Indien, près de la source de la rivière. »

La curiosité du bon Père fut si vivement excitée par cette révélation, qu'il résolut sur-le-champ d'aller au lieu indiqué. Comme il était malade et boiteux, ses fidèles, qui lui étaient fort attachés, le portèrent sur leurs épaules jusqu'à la source du rio Cabá. Là il fut frappé d'admiration en voyant une statue de madone d'une beauté parfaite. Dans son zèle religieux, il décida immédiatement de l'arracher à ces solitudes et il la fit transporter par les Indiens dans le couvent de la Merced, à Cali. On la plaça dans une niche, sur le portail central de l'église.

Peu de jours après, la statue avait disparu.



Palmes et tresses des Rameaux, en feuilles de *Cocos butyracea*, à Cali (voy. p. 136). — D'après les croquis de M. André.

Certain qu'elle était retournée dans la montagne, le P. Soto y accourut avec ses Indiens, qui la retrouvèrent et la rapportèrent de nouveau, lentement et avec les plus grandes fatigues.

Cette fois elle ne resta pas vingt-quatre heures en place.... Le lendemain matin, la niche était vide. Mais, de son côté, le P. Soto était obstiné. Il fit réunir le chapitre, sous le commandement du P. Juan del Castillo, et partit en grande pompe, processionnellement, suivi de la majeure partie des habitants de Cali, les pieds nus, pour recevoir solennellement la miraculeuse image. On la rencontra à moitié chemin, à l'endroit nommé el Valle. Elle fut ramenée avec un saint respect, et on la plaça cette fois dans une chapelle spéciale du couvent, qu'une pieuse dame, Juana Ramirez, fit orner avec un grand luxe. Depuis cette époque, *Nuestra Señora de los Remedios* — c'est le nom qui lui fut donné en raison des nombreuses cures qui lui sont attribuées — est restée dans l'église de la Merced, exposée à la vénéra-

tion de nombreux pèlerins. Cette église fut reconstruite quelque temps après, sous la direction d'un certain capitaine don Toribio Moro Vigil, et, au siècle dernier, don José Borréro lui fit subir à son tour quelques réparations. On raconte que, dans l'un et l'autre cas, les travaux furent faits dans le plus fort de la saison pluvieuse, sans qu'une goutte d'eau tombât dans l'enceinte de la chapelle pendant qu'on la reconstruisait.

La statue, que j'ai pu examiner avec soin, se trouve placée dans le transept, au fond d'une chapelle encadrée dans un arc à plein cintre tapissé d'indienne de couleur. Elle forme le centre d'un grand tableau doré au bord, peint à la détrempe comme un décor de théâtre, et qui a la prétention de représenter le paysage du rio Cabá où la madone fut trouvée. On ne pénètre pas facilement sur l'autel; encore moins est-il permis de toucher à la sainte image; mais... il est avec les sacristains des accommodements. J'eus donc la satisfaction d'examiner l'image de près. Elle est

d'un travail exquis et paraît appartenir au meilleur temps de la Renaissance espagnole. Sa hauteur est d'environ un mètre, non compris le socle, qui est un peu fruste et forme un bloc séparé. La tête est penchée à gauche. Le nez fin, aquilin, la bouche souriante et entr'ouverte, les yeux très fendus, sont d'une suave et charmante expression. Le travail des mains, potelées, à doigts effilés, est parfait; elles soutiennent l'enfant-Dieu, qui est nu, de formes délicates, et sourit à sa mère dont il tient de la main droite la tunique par le col, tandis que sa main gauche, pendante, porte un fruit. Le groupe est taillé dans une roche

siliceuse grisâtre d'une extrême dureté, qui fait feu comme la pierre à fusil. On en évalue le poids à deux cents ou deux cent cinquante kilogrammes. C'est ce poids considérable qui sert de principal argument contre la possibilité, pour des mystificateurs, d'avoir par deux fois et clandestinement transporté la statue depuis le couvent jusqu'aux montagnes du Cabá, à travers des chemins impraticables et en aussi peu de temps.

Ce charmant groupe a été malheureusement colorié par un peintre, nommé Angéline Méodoro Romano, dont on voit plusieurs tableaux dans le couvent de San Francisco. Un manteau de soie, fixé autour de la



Vue d'une rue de Cali (Cauca. — Voy. p. 135). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

tête par un cercle d'argent orné de pierreries, constitue le vêtement. Cette fois, la coutume de barbouiller et d'habiller en poupée les images de sainteté dans l'Amérique du Sud nous a privés du spectacle d'une véritable œuvre d'art, qu'on serait heureux de contempler dans tous ses détails originaux.

De toutes les villes du Cauca, après Popayan, Cali est celle qui contient le plus grand nombre de vieilles maisons ornées de sculptures, de bois travaillé, de beaux meubles datant de plusieurs siècles. J'en ai pu voir un certain nombre qui eussent donné de terribles tentations aux collectionneurs.

Les deux autres églises de Cali, de style grec, sans

beaucoup de caractère, ne méritent pas de mention spéciale. On peut citer, parmi les autres constructions à visiter, l'ancien couvent qui sert aujourd'hui de collège, et l'école des filles, spacieuse et bien tenue. Ces deux établissements témoignent des louables efforts faits par le gouvernement en faveur de l'instruction publique. On trouve encore un couvent de femmes (*beateria*) et quelques anciennes demeures des riches marchands d'autrefois, décorées par des ornements de ferronnerie assez remarquables.

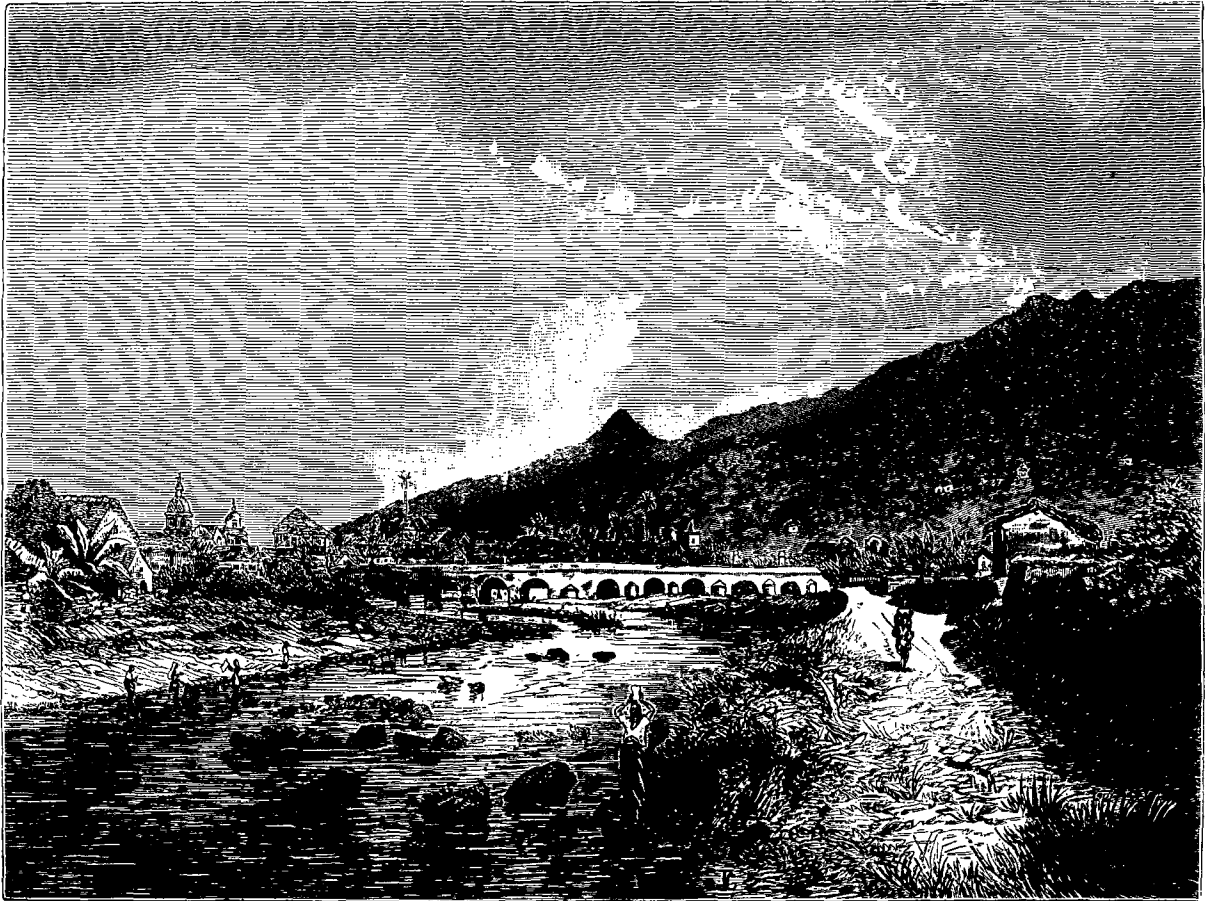
Les sites variés qui entourent Cali offrent de jolis motifs de promenade. En compagnie de deux habitants de la ville, d'une culture intellectuelle supérieure



à celle de la plupart de leurs compatriotes, MM. Jaime Córdoba et Francisco Valencia, je fis plusieurs excursions dont j'ai conservé le meilleur souvenir. L'une d'elles avait pour objet d'examiner des filons de quartz, où ces messieurs faisaient pratiquer des fouilles dans l'espoir de trouver des émeraudes. C'était entre les petits cerros du pied de la Cordillère occidentale, que dans le Cauca on nomme aussi Cordillère de Caldas. Nous remontâmes d'abord les premières pentes, en passant au pied du monticule où s'élève la chapelle de Saint-Nicolas, et, dirigeant nos chevaux vers la quebrada del Cabuyal, nous arrivâmes à un endroit

désert où la roche, partout mise à nu, montrait de nombreux filons blancs de quartz. Une assez grande excavation, en partie envahie par l'eau et l'argile provenant des lavages faits sur la roche, avait été pratiquée dans la masse. Je demandai à mes compagnons ce qui les avait amenés à entreprendre ces fouilles.

« C'est un vieil Indien, — me dirent-ils, — qui, en cherchant de l'or en cet endroit, il y a plus de trente ans, mit la main sur des *pierres vertes*. Il les rejeta dans la fouille, croyant y voir de l'or *qui n'était pas encore mir*. Son fils, à qui il avait raconté le fait, est venu nous offrir de nous montrer l'endroit, et.... nous



Le pont de Cali (Cauca. — Voy. p. 135). — Dessin de M. L. Gautier, d'après nature.

cherchons. Nous n'avons encore trouvé que les cristaux violets que vous voyez. »

Nous mîmes pied à terre et je descendis pour examiner la gangue. Elle contenait, comme je m'y étais attendu, un beau quartz transparent, auquel l'oxyde de manganèse avait donné ce ton violet plus ou moins pur qui caractérise l'améthyste. La plupart des cristaux étaient blancs, d'autres jaunis par l'hydrate jaune du peroxyde de fer, quelques-uns seulement étaient injectés d'une matière chloritique, qui les avait teints de vert. Cette dernière nuance avait trompé l'Indien et ceux qui l'avaient écouté. J'engageai MM. Córdoba et Valencia à ménager leur bourse

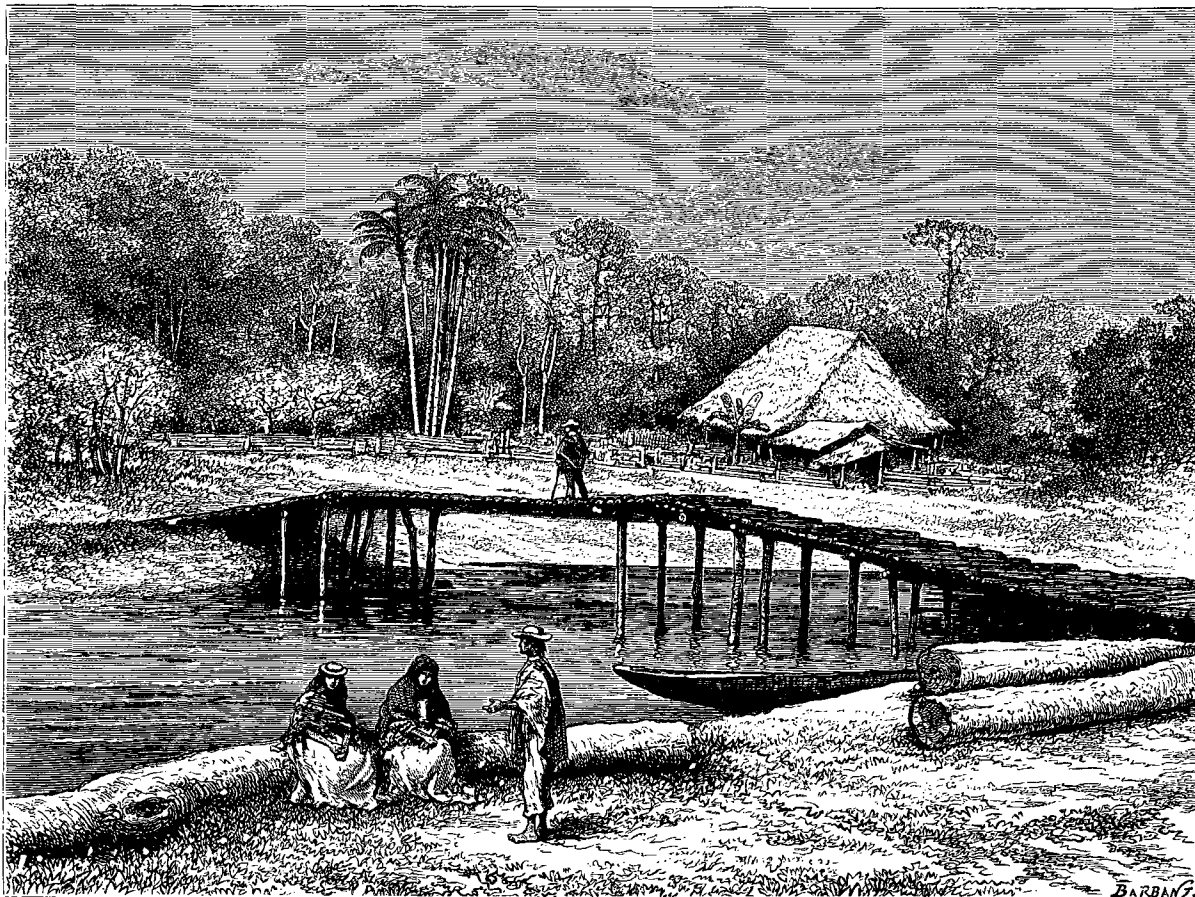
et à cesser les fouilles, en leur disant que si l'émeraude, qui se trouve ordinairement dans la pegmatite et parfois dans le gneiss, peut aussi se rencontrer dans des schistes argileux, comme on le voit sur plusieurs points de l'Amérique méridionale, ils n'avaient guère de chance de la trouver dans des filons de silice pure.

En remontant le rio Cali ou en suivant la route de Vijès, soit pour étudier la végétation, soit pour aller visiter quelque rancho sur les hauteurs, notamment celui qu'on nomme « l'ermitage », les excursions sont encore charmantes et le paysage très animé. Tantôt, auprès d'Agua Blanca, c'est une sorte de carbet

d'Indien, tout en bambou, ouvert au soleil, et contenant dans une seule salle tous les objets nécessaires à la vie, groupés dans un pittoresque désordre (voy. p. 144); tantôt c'est quelque bal improvisé par les gardeuses de chèvres au son de la petite guitare ou « tiplé ». Partout on voit, dans ce pays, le plus léger travail produire l'abondance.

Au milieu de la grande vallée, dans les éclaircies de prairies ou de cultures diverses, auprès des grands bois de la « palma réal » (*Cocos butyracea*), sous l'influence d'un climat chaud, le paysage est calme et grandiose. Les détails constituent à chaque instant

des scènes charmantes, dans leur demi-sauvagerie, pour un œil européen. Nous sommes sur le bord d'une petite rivière qui coule paisiblement vers la grande artère fluviale de la région, le Cauca. Nous traversons ce pont formé de quelques pieux reliés par des traverses, latté de bambous fendus et que les mules franchissent toujours sans que leurs jambes passent à travers, miracle incessant, encore inexplicable. Au bord de la forêt qu'on vient de *desmontar* (défricher par l'incendie), voici une cabane ou rancho, tout à jour, à toiture prolongée en appentis, le tout construit de bambou et couvert de feuilles de palmier. De



Paysage dans la vallée du Cauca, près de Cali. — Dessin de Riou, d'après un croquis et une photographie de M. André.

belles touffes de bactris épineux<sup>1</sup>, le seul palmier de ces contrées qui croisse avec des tiges multiples, ont été conservés dans le défrichement par une sorte de respect instinctif de la beauté des formes, car l'arbre ne produit rien.

Si nous entrons dans la case, nous trouverons des enfants barbouillés, absolument nus jusqu'à l'âge de douze à treize ans, occupés à grignoter quelque banane. La femme prépare la chicha, qui n'est point faite ici avec le maïs, comme au Pérou; mais avec de l'eau dans laquelle fermente du sucre de canne; l'homme est sorti, armé de sa bodoquera ou de son arc, pour la chasse ou pour la pêche.

Tout ce monde est en loques et n'en a cure. Des insectes variés ont élu domicile sur leur personne et y élèvent de nombreuses colonies, rarement arrêtées dans leur développement. Si, par occasion, des soins maternels sont donnés aux enfants, ils constituent une opération (*casa de piojos*) qu'un dessin me dispensera de décrire (voy. p. 143).

Soit dans ces cabanes, soit en plein air, une des opérations les plus intéressantes à observer est la distillation de l'aguardiente ou eau-de-vie de canne. On ne peut rien imaginer de plus primitif que l'alambic des

1. C'est le *Bactris major* de Jacquin.

habitants pauvres du Cauca. Sur les trois pierres de la tulpa, — ce foyer élémentaire que nous avons déjà signalé plusieurs fois, — est placée une olla de forme ordinaire, mais différant des autres par son installation. On a percé un trou dans la partie renflée, près du col, où l'on a glissé un tube de bambou incliné, ouvert à l'extérieur, et terminé à l'intérieur par un petit plat de terre. La olla est à demi remplie de jus de canne fermenté et placée sur le feu. On la recouvre d'un chaudron de cuivre plein d'eau froide, qui fait l'office de condenseur. L'alcool tombe en gouttes sur le plat de terre et coule dans un récipient, placé sur le sol, au moyen du bambou dont on a garni le tube d'un peu de coton pour empêcher la vapeur de s'échapper. Tout le labeur de la femme qui surveille l'opération est d'entretenir l'eau froide dans le chaudron, en l'emplissant et le vidant sans cesse au moyen d'un baquet placé à côté d'elle.

La détresse de ces pauvres gens, si grande qu'elle soit, ne les empêche pas d'offrir à l'étranger qui les visite le peu qu'ils possèdent, un cigare, un *tragito* de chicha ou d'aguardienté, des oranges ou des bananes. Je ne me souviens pas d'avoir éprouvé un refus lorsque j'ai demandé quelque chose dans de semblables demeures, et c'est avec raison que la région du Cauca a été surnommée « le doux pays du *oui!* »

Mon séjour à Cali n'avait pas été dépourvu d'incidents fâcheux. La fièvre, qui jusque-là me ménageait, m'avait enfin vaincu. Des accès prolongés, tenaces, sinon très violents, commençaient à miner mes forces; il fallait payer la dette ordinaire de tout voyageur dans ces contrées. Pour continuer le voyage vers le sud et atteindre l'équateur avant la mauvaise saison, nous avions encore de longues semaines, pour ne pas dire des mois, à cheminer péniblement. Le plus difficile du voyage, l'ascension des hauts plateaux de Pasto, allait bientôt commencer. En passant la revue de ma cavalerie, je trouvai mes mules décidément estropiées et hors de service. De plus, une autre m'avait été volée. J'en vendis trois pour un morceau de pain, et j'en achetai deux autres. Nos deux péons, Timotéo et Ignacio, avaient profité de ma maladie pour me tromper. J'acquis la certitude qu'ils volaient l'argent qui leur était remis chaque jour pour soigner les mules. Les pauvres bêtes, conduites dans un mauvais potréro à herbe rase, sans provende supplémentaire, saignées toutes les nuits par les chauves-souris vampires, ne pouvaient résister à un tel traitement. Je payai donc les gages de ces deux misérables, leur administrai quelques bourrades en guise de gratification, et ils partirent sans trop regarder derrière eux. Une autre cause m'excitait, malgré la maladie, à poursuivre la route sans délai. Depuis plus de cinq mois j'étais sans nouvelles de la France et des miens. Ma patience et ma résignation étaient mises à une rude épreuve, et les heures si longues des nuits équinoxiales amenaient des insomnies que le souvenir des absents rendait bien amères. Je me décidai, pour gagner du

temps, à envoyer en avant Jean et l'équipage remis en meilleur état; Fritz voulut l'accompagner, et je promis de les suivre, à un jour ou deux de distance, dès que mes forces seraient rétablies.

Resté seul à Cali, dans l'hôtel de la señora Emilia Caicedo, je terminai quelques études de plantes et complétais mes renseignements sur la contrée. La sœur de mon hôtesse, doña Manuëla, était veuve de don José Maria Triana, frère du botaniste aujourd'hui consul général de Colombie à Paris. C'était une agréable personne, toujours disposée à soutenir la conversation, et qui conservait des traces encore très appréciables d'une beauté jadis citée dans le Cauca. Son frère, don Bélisario Caicedo, propriétaire de vastes terrains dans le Chocó, habitait, comme je l'ai dit, la « plaza mayor » de Cali, dans une confortable maison où sa femme et lui me reçurent avec une tout aimable cordialité. La señora Caicedo me parla beaucoup de la France. Elle la jugeait surtout par les récits du docteur Saffray, qu'elle avait autrefois connu à Medellin et Roldanillo, lorsqu'elle était encore Mlle Rita Cordovès. Elle me rappela que le docteur, dont elle m'entretint longuement, avait alors sauvé la vie de sa fille, devenue, au moment où je la vis, une délicieuse créature de quinze ans, peut-être le plus joli visage que j'aie rencontré dans toute la Colombie.

Don Bélisario Caicedo m'expliqua le mécanisme de l'exploitation de ses propriétés du Chocó. Elles s'étendent depuis Garrapata, près de Roldanillo, jusqu'au delà de Sipi, des rios Surama et San Agustín. Au milieu se trouve une montagne isolée, le Jorra, que l'on croit un cône volcanique. La région est très riche, mais d'un accès difficile, et les habitants ne veulent pas travailler. La famille Caicedo, autrefois propriétaire de vastes terrains dans le Cauca, notamment de la fameuse hacienda de la Paila, possédait quatre cents esclaves, mais l'émancipation a remplacé la richesse par la ruine; ce sol fécond reste inculte aujourd'hui et ses anciens possesseurs ont dû se faire marchands.

« Les environs du rio Sipi, me dit don Bélisario, sont d'une grande richesse minéralogique. J'ai vu, dans ma jeunesse, des nègres rapporter d'endroits inaccessibles des morceaux d'or du poids de plusieurs livres. Ils les découpaient avec leur machété dans d'énormes lingots, pour venir les vendre quand ils avaient besoin de vêtements ou de divers produits européens. On a découvert du kaolin en quantité; malheureusement cette substance contient du fer, qu'il faudrait pouvoir isoler. Je vous en remettrai quelques analyses pour les étudier à Paris. »

Je l'interrogeai sur la question du canal interocéanique. La question le touchait de près, ses propriétés bordant ce fameux San Juan dont il a été parlé en raison de sa jonction possible avec l'Atrato.

« Je suis d'avis, me dit-il, que la communication entre les deux mers peut s'établir à niveau en réu-



Soins « maternels » et fabrication de l'eau-de-vie de canne, près de Cali (Cauca — Voy. p. 141). — Dessin de Ch. Delort, d'après des croquis de M. André et une photographie.

nissant le San Juan, qui se jette dans le Pacifique, à l'Atrato, qui débouche dans l'Atlantique. En suivant l'Atrato et le rio Quito jusqu'à la quebrada Raspadura, par cinq degrés treize minutes nord environ, on trouve une petite colline que j'ai souvent franchie à pied en une heure pour arriver au San Juan, de l'autre côté. Déjà, sur cette rivière, les Indiens suivent un chemin jusqu'à la Raspadura, qu'ils parcourent en ayant de l'eau jusqu'à mi-jambe. Ils atteignent ainsi le rio Quito, lequel, depuis Certégui, est déjà un véritable fleuve, large et dégagé d'obstacles. »

Je reproduis cet entretien sous la responsabilité de

mon interlocuteur, mais je ferai observer que c'est un habitant du pays qui parle, et qu'il exprime une opinion corroborée par les dires de Codazzi et autres géographes. S'il est vrai que la colline au-dessus de la Raspadura n'ait que quelques kilomètres de longueur et que sa hauteur ne dépasse pas cent cinquante-deux mètres, il y aurait là une communication facile à établir, et les immenses difficultés présentées par le tracé de la rivière Tuira seraient ainsi écartées. Mais il resterait toujours la longueur du rio Atrato et l'incertitude du régime de ses eaux, qui présenteraient des obstacles. Peut-être faudra-t-il s'en tenir, au total, à



Intérieur d'un rancho, a Agua Blanca, près de Cali (Cauca. — Voy. p. 141). — Dessin de M. L. Gautier, d'après nature.

un canal à écluses. Je reviendrai d'ailleurs sur cette intéressante question dans un moment opportun, où elle pourra être traitée avec quelque détail.

Trois jours passés dans un repos relatif, à Cali, depuis le départ de mes compagnons, m'avaient permis de retrouver la santé; la fièvre avait disparu. Je louai un domestique nommé Daniel, qui m'avait été chaudement recommandé; il s'engageait à m'accompagner jusqu'à Quito. Je lui donnai un cheval et l'équipai convenablement.

Le 11 avril, à onze heures, MM. Córdoba et Valencia vinrent faire avec moi la « promenade des

adieux » pendant quelques kilomètres, suivant un cordial usage du pays. Nous suivîmes un chemin plat, à travers des pâturages, et la quebrada Cañaveraléjo fut franchie. Arrivés à un point nommé les Cristalès, sous un algarrobo, la « coupe du départ » fut vidée, nous nous serrâmes mutuellement les pouces, à la colombienne, et les deux groupes se séparèrent avec force protestations d'une inaltérable amitié.

Édouard ANDRÉ.

(La suite à une autre livraison.)